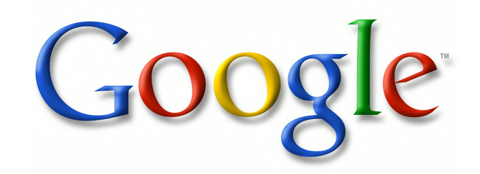
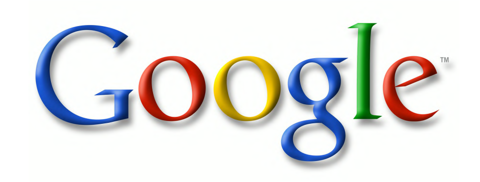






Petit

NKA

LE PETIT

ALMANACH

DES DAMES.

1818.



des Dames

Huitième Année.

à Paris

Chez Rosa, Libraire Gde Cour du Palais Royal.

CALENDRIER

POUR L'AN 1818.

ARTICLES DU CALENDRIER.

De la création du monde. . . . . 5818.
Année de la Période Julienne. . . . . . . 6531.
— depuis la première Olympiade. . . . . 2592.
— de l'époque de Nabonassar. . . . . . . 2565.
— de la fondation de Rome, selon Varron. 2571.
— de la naissance de Jésus-Christ. . . . 1818.

ÉCLIPSES.

Il y aura trois Éclipses : une de Soleil et deux de Lune.

Le 20 avril, éclipse de lune, visible à Paris.
Commencement le 20, à 11 h. 22 m. du soir.
Conjonction le 21, à 0 h. 22 m. du matin.
Milieu à 0 h. 31 m. Fin à 1 h. 40 m.

Le 5 mai, éclipse partielle de soleil, visible à Paris.
Commencement à 5 h. 57 m. du matin.
Conjonction apparente à 6 h. 45 m.
Milieu à 6 h. 54 m. Fin à 7 h. 51 m.

Le 14 octobre, éclipse de lune, visible à Paris.
Commencement à 5 h. 2 m. du matin.
Conjonction à 5 h. 37 m. Milieu à 5 h. 47 m.
Fin au coucher de la lune, 6 h. 33 m.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'Or.	14
Epacte.	XXIII.
Cycle solaire.	7
Indiction romaine.	6
Lettre dominicale.	D.

QUATRE-TEMPS.

Les 11, 13 et 14 février.
Les 13, 15 et 16 mai.
Les 16, 18 et 19 septembre.
Les 16, 18 et 19 décembre.

FÊTES MOBILES.

SEPTUAGÉSIME. .	18 janvier.
LES CENDRES. . .	4 février.
PASQUES.	22 mars.
LES ROGATIONS.	27 avril.
L'ASCENSION. . .	30 avril.
PENTECOTE. . . .	10 mai.
FÊTE-DIEU. . . .	21 mai.
L'AVENT.	29 novembre.

SAISONS.

Le Printemps commencera le 21 mars, à 4 h. 53 min. du matin.

L'été commencera le 22 juin, à 2 heures 34 min. du matin.

L'automne commencera le 23 septembre, à 4 heures 29 minutes du soir

L'hiver commencera le 22 décembre, à 9 heures 27 min. du matin.

JANVIER 1818.

N.L. *le* 6, *à* 11 *h. du s.*
P.Q. *le* 14, *à* 6 *h. du m.*
P.L. *le* 22, *à* 10 *h. du m.*
D.Q. *le* 29, *à* 4 *h. du s.*

jeudi	1	LA CIRCONC.
vend	2	s. Bazile, év.
same	3	*ste. Geneviève.*
D.	4	s. Rigobert.
lundi	5	s. Siméon.
mard	6	L'EPIPHANIE.
merc	7	s. Théau, orf.
jeudi	8	s. Lucien, év.
vend	9	s. Furcy, ab.
same	10	s. Paul, her.
1 D.	11	s. Théodose.
lundi	12	s. Arcade, m.
mard	13	Bapt. de N. S.
merc	14	s. Hilaire, év.
jeudi	15	s. Maur, ab.
vend	16	s. Guillaume.
same	17	s. Antoine, ab.
D.	18	*Septuagésime.*
lundi	19	s. Sulpice, év.
mard	20	s. Sébastien.
merc	21	ste. Agnès, v. m.
jeudi	22	s. Vincent, m.
vend	23	s. Ildefonse.
same	24	s. Babylas, év.
D	25	*Sexagésime.*
lundi	26	s^{te}. Paule, v.
mard	27	s. Julien, év.
mer	28	s. Charlemag.
jeudi	29	s. Franç. de S.
vend	30	s^{te}. Batilde, r.
same	31	s. Pierre Nol.

FÉVRIER.

N.L. *le* 5, *à* 11 *h. du m.*
P.Q. *le* 13, *à* 4 *h. du m.*
P.L. *le* 21, *à* 1 *h. du m.*
D.Q. *le* 28, *à* 37 *m. du m.*

D.	1	*Quinquagési.*
lundi	2	Prés. de N. S
mard	3	s. Blaise, m.
merc	4	*Les Cendres.*
jeudi	5	ste. Agathe.
vend	6	Les 5 plaies.
same	7	s. Romuald, a.
1 D.	8	*Quadragésim.*
lundi	9	s^{te}. Apolline.
mard	10	s^{te}. Scholastiq
merc	11	*Quatre-Tems.*
jeudi	12	s^{te}. Eulalie.
vend	13	s. Lezin, év.
same	14	s. Valentin.
2 D.	15	*Reminiscere.*
lundi	16	s^{te}. Julienne.
mard	17	s. Silvain.
merc	18	s. Siméon, év.
jeudi	19	s. Gabin, m.
vend	20	s. Eucher, év.
same	21	s. Pepin, duc.
3 D.	22	*Oculi.*
lundi	23	s. Damien.
mard	24	s. Mathias, ap.
merc	25	s. Cesaire.
jeudi	26	s. Taraise, év.
vend	27	s^{te}. Honorine.
same	28	s. Romain, év.

Épacte. . . . . XXIII.
Lettre Dominicale D.

MARS.

N. L. le 7, à 1 h. du m.
P. Q. le 15, à 1 h. du m.
P. L le 22, à 2 h. du s.
D. Q. le 29, à 7 h. du m.

4 D.	1	*Lætare.*
lundi	2	s. Simplice, p.
mard	3	ste. Cunégond.
merc	4	s. Casimir.
jeudi	5	s. Drausin, év.
vend	6	ste. Colette.
same	7	s. Thomas d'A.
5 D.	8	*La Passion.*
lundi	9	ste. Françoise.
mard	10	ste. Droctovée.
merc	11	Les 40 martyrs
jeudi	12	s. Pol, év.
vend	13	La Compassi.
same	14	s. Lubin, év.
6 D.	15	*Les Rameaux.*
lundi	16	s. Cyriaque.
mard	17	ste. Gertrude.
merc	18	s. Cyrille, év.
jeudi	19	s. Joseph.
vend	20	*Vendr-Saint.*
same	21	s. Benoît, ab.
D.	22	PASQUES.
lundi	23	s. Eusèbe, év.
mard	24	s. Simon, m.
merc	25	Le bon larron.
jeudi	26	s. Ludger, év.
vend	27	s. Rupert, év.
same	28	s. Protère, év.
1 D.	29	*Quasimodo.*
lundi	30	ANNONCIATI.
mard	31	ste. Balbine.

AVRIL.

N. L. le 5, à 3 h. du s.
P. Q. le 13, à 8 h. du s.
P. L. le 21, à 3 m. du m.
D. Q. le 27, à 3 h. du s.

merc	1	s. Hugues, év.
jeudi	2	s. Franç. de P.
vend	3	s. Richard, év.
same	4	s. Ambroise.
2 D.	5	s. Zénon, m.
lundi	6	s. Prudence.
mard	7	s. Hégésipe.
merc	8	s. Perpet, év.
jeudi	9	ste. Marie, ég.
vend	10	s. Onésime.
same	11	s. Léon, pape.
3 D.	12	s. Jules, pape.
lundi	13	s. Marcellin.
mard	14	s. Tiburce.
merc	15	s. Paterne.
jeudi	16	s. Fructueux.
vend	17	s. Anicet, pape.
same	18	s. Parfait.
4 D.	19	s. Elphège.
lundi	20	s. Hildegonde.
mard	21	s. Anselme.
merc	22	ste. Opportune
jeudi	23	s. Georges, m.
vend	24	ste. Beuve.
same	25	s. Marc, év.
5 D.	26	s. Clet, pape.
lundi	27	*les Rogations.*
mard	28	s. Vital, m.
merc	29	s. Robert.
jeudi	30	ASCENSION.

commencé [illegible] le 26 Avril

MAI.			JUIN.		
N. L. le 5, *à* 7 *h. du m.*			*N. L. le* 3, *à* 11 *h. du s.*		
P. Q. le 13, *à* 11 *h. du m.*			*P. Q. le* 11, *à* 11 *h. du s.*		
P. L. le 20, *à* 8 *h. du m.*			*P. L. le* 18, *à* 3 *h. du s.*		
D. Q. le 26, *à* 11 *h. du s.*			*D. Q. le* 25, *à* 10 *h. du m.*		
vend	1	s. Jacq. s. Phil.	lundi	1	s. Probas.
same	2	s. Athanase.	mard	2	s. Pamphile.
6 D.	3	Invent. ste. Cr.	merc	3	ste. Clotilde.
lundi	4	ste. Monique.	jeudi	4	s. Quirin, m.
mard	5	Conv. s. Aug.	vend	5	s. Boniface.
merc	6	s. Jean P. L.	same	6	s. Claude, év.
jeudi	7	s. Stanislas.	4 D.	7	s. Paul de C.
vend	8	s. Désiré.	lundi	8	s. Médard.
same	9	s. Grégoire. *v. j.*	mard	9	s. Prime.
D.	10	PENTECOTE,	merc	10	s. Landri, év.
lundi	11	s. Mamert.	jeudi	11	s. Barnabé.
mard	12	s. Epiphane.	vend	12	s. Justin.
merc	13	*Quatre-Tems.*	same	13	s. Antoine d. P.
jeudi	14	s. Boniface.	5 D.	14	s. Basile.
vend	15	s. Isidore.	lundi	15	s. Guy, m.
same	16	s. Honoré, év.	mard	16	s. Fargeau.
1 D.	17	*La Trinité.*	merc	17	s. Avit, ab.
lundi	18	s. Eric, roi.	jeudi	18	ste. Marine.
mard	19	s. Célestin, p.	vend	19	s. Gervais. s. P.
merc	20	s. Bernardin.	same	20	s. Silvère.
jeudi	21	FÊTE-DIEU.	6 D.	21	s. Leufroy, ab.
vend	22	ste. Julie, v.	lundi	22	s. Paulin, év.
same	23	s. Didier, év.	mard	23	s. Félix, m.
2 D.	24	s. Donatien.	merc	24	*s. Jean-Bapt.*
lundi	25	s. Urbain, p.	jeudi	25	s. Prosper.
mard	25	s. Philip. de N.	vend	26	s. Babolein.
merc	27	s. Hildevert.	same	27	s. Crescent.
jeudi	28	*Oct. Fête-D.*	7 D.	28	s. Irénée, év.
vend	29	s. Maximin.	lundi	29	*ss. Pierre et P.*
same	30	s. Hubert.	mard	30	Comm. s. Paul.
3 D.	31	ste. Pétronille.			

JUILLET.			AOUT.		
N.L. le 3, à 2 h. du s.			*N.L. le 2, à 4 h. du m.*		
P.Q. le 11, à 7 h. du m.			*P.Q. le 9, à 2 h. du s.*		
P.L. le 17, à 10 h. du s.			*P.L. le 16, à 6 h. du m.*		
D.Q. le 25, à 42 m. du m.			*D.Q. le 23, à 5 h. du s.*		
			N.L. le 31, à 5 h. du s.		
merc	1	s. Martial.	same	1	ste. Sophie.
jeudi	2	Visit. de la V.	12 D.	2	Susc. ste. Croix
vend	3	s. Anatole, év.	lundi	3	Inv. s. Etienne
same	4	Tr. s. Martin.	mard	4	s. Dominique.
8 D.	5	ste. Zoé, m.	merc	5	s. Yon, m.
lundi	6	s. Tranquillin.	jeudi	6	Trans. de N. S.
mard	7	s.te Aubierge.	vend	7	s. Gaëtan.
merc	8	ste. Elisabeth.	same	8	s. Justin, m.
jeudi	9	ste. Victoire.	13 D.	9	s. Spire.
vend	10	ste. Félicité.	lundi	10	s. Laurent, m.
same	11	Tr. s. Benoît.	mard	11	susc ste Cour.
9 D.	12	s. Gualbert.	merc	12	ste. Claire
lundi	13	s. Thuriaf, év.	jeudi	13	s. Hippolyte.
mard	14	s. Bonaventure	vend	14	s. Eusèbe. *V. J.*
merc	15	s. Henri, emp.	same	15	ASSOMPT.
jeudi	16	s. Eustate, év.	14 D.	16	s. Roch.
vend	17	s. Spérat et C.	lundi	17	s. Mammès.
same	18	s. Clair.	mard	18	ste. Hélène.
10 D.	19	s. Vincent de P.	merc	19	s. Louis, év.
lundi	20	ste. Marguerite	jeudi	20	s. Bernard, ab.
mard	21	s. Victor, m.	vend	21	s. Privat, év.
merc	22	ste. Madeleine.	same	22	s. Symphorien.
jeudi	23	s. Apollinaire.	15 D.	23	s. Sidoine, év.
vend	24	ste. Christine.	lundi	24	s. Barthélemi.
same	25	s. Jacques le m.	mard	25	s. LOUIS, roi.
11 D.	26	s. Christophe.	merc	26	s. Zéphirin.
lundi	27	s. Pantaléon.	jeudi	27	s. Césaire, év.
mard	28	ste. Anne.	vend	28	s. Augustin.
merc	29	ste. Marthe.	same	29	Déc. s. Jean-B.
jeudi	30	s. Abdon, m.	16 D.	30	s. Fiacre.
vend	31	s. Germain A.	lundi	31	s. Ovide.

SEPTEMBRE.

P. Q. le 7, à 8 h. du s.
P. L. le 14, à 4 h. du s.
D. Q. le 22, à 6 m. du s.
N. L. le 30, à 5 h. du m.

mard	1	s. Leu, s. Gilles
merc	2	s. Lazare.
jeudi	3	s. Grégoire, p.
vend	4	ste. Rosalie.
same	5	s. Bertin, ab.
17 D.	6	s. Onésipe, év.
lundi	7	s. Cloud, pr.
mard	8	NAT. DE LA V.
merc	9	s. Omer.
jeudi	10	ste. Pulchérie.
vend	11	s. Hilaire.
same	12	s. Serdot, év.
18 D.	13	s. Maurille.
lundi	14	Exalt. ste. Cr.
mard	15	s. Nicomède.
merc	16	*Quatre-Tems.*
jeudi	17	s. Lambert.
vend	18	s. Jean Chris.
same	19	s. Janvier.
19 D.	20	s. Eustache.
lundi	21	s. Mathieu.
mard	22	s. Maurice.
merc	23	ste. Thècle, v.
jeudi	24	s. Andoche.
vend	25	s. Cléophas, d.
same	26	ste. Justine.
20 D.	27	s. Côme, s. D.
lundi	28	s. Céran, év.
mard	29	s. Michel arch.
merc	30	s. Jérôme.

OCTOBRE.

P. Q. le 7, à 2 h. du m
P. L. le 14, à 5 h. du m.
P. Q. le 12, à 7 h. du m
N. L. le 29, à 5 h. du s.

jeudi	1	s. Remi, év.
vend	2	sts. Anges G.
same	3	s. Cyprien.
21 D.	4	s. Franç. d'As
lundi	5	ste. Aure.
mard	6	s. Brunot.
merc	7	s. Serge et s. B
jeudi	8	s. Demètre.
vend	9	*s. Denis, év.*
same	10	s. Géréon, m
22 D.	11	s. Firmin, év
lundi	12	s. Vilfride, év
mard	13	s. Gérand, c.
merc	14	s. Caliste, p.
jeudi	15	ste. Thérèse.
vend	16	s. Gal, ab.
same	17	s. Cerbonnet.
23 D.	18	s. Luc, évang
lundi	19	s. Savinien.
mard	20	s. Sendou, p
merc	21	ste. Ursule, v
jeudi	22	s. Melon.
vend	23	s. Hilarion.
same	24	s. Magloire.
24 D.	25	s. Crépin, s. C
lundi	26	s. Rustique.
mard	27	s. Frumence.
merc	28	s. Simon, s. J
jeudi	29	s. Faron, év.
vend	30	s. Lucain, m.
same	31	s. Quentin *.v.j*

NOVEMBRE.			DÉCEMBRE.		
P. Q. le 5, à 9 h. du m.			*P. Q. le 4, à 7 h. du s.*		
P. L. le 12, à 9 h. du s.			*P. L. le 12, à 4 h. du s.*		
D. Q. le 21, à 2 h. du m.			*D. Q. le 20, à 7 h. du s.*		
N. L. le 28, à 4 h. du m.			*N. L. le 27, à 3 h. du s.*		
25 D.	1	TOUSSAINT.	mard	1	s. Éloi, évêq.
lundi	2	Les Trépassés.	merc	2	s. François X.
mard	3	s. Marcel, év.	jeudi	3	s. Fulgence, é.
merc	4	s. Charles B.	vend	4	ste. Barbe.
jeudi	5	ste. Bertilde.	same	5	s. Sabas, ab.
vend	6	s. Léonard.	2 D.	6	s. Nicolas.
same	7	s. Willebrod.	lundi	7	ste. Fare, v.
26 D.	8	stes. Reliques.	mard	8	CONCEPTION.
lundi	9	s. Mathurin.	merc	9	ste. Gorgonie
mard	10	s. Léon, 1er. p.	jeudi	10	ste. Valère, v.
merc	11	s. Martin, év.	vend	11	s. Fuscien, m.
jeudi	12	s. René, év.	same	12	s. Damase.
vend	13	s. Brice, év.	3 D.	13	ste. Luce, v. m.
same	14	s. Maclou.	lundi	14	s. Nicaise.
29 D.	15	s. Eugène, m.	mard	15	s. Mesmin.
lundi	16	s. Eucher, év.	merc	16	*Quatre-Tems.*
mard	17	s. Agnan, év.	jeudi	17	ste. Olympiade.
merc	18	ste. Aude, v.	vend	18	s. Gatien, év.
jeudi	19	ste. Elisabeth.	same	19	ste. Meuris.
vend	20	s. Edmond, roi.	4 D.	20	s. Philogone.
same	21	Prés. de la V.	lundi	21	s. Thomas, ap.
28 D.	22	ste. Cécile.	mard	22	s. Honorat.
lundi	23	s. Clément.	merc	23	s. Yves.
mard	24	ste. Flore, v.	jeudi	24	s. Delphin. *v. j.*
merc	25	ste. Catherine.	vend	25	NOEL.
jeudi	26	ste. Gen. des A.	same	26	*s. Etienne, m.*
vend	27	s. Vital, m.	D.	27	*s. Jean, ap.*
same	28	s. Sosthène.	lundi	28	sts. Innocens.
1 D.	29	L'AVENT.	mard	29	s. Thomas de C.
lundi	30	s. André.	merc	30	ste. Colombe.
			jeudi	31	s. Sylvestre.


Raphaël P.

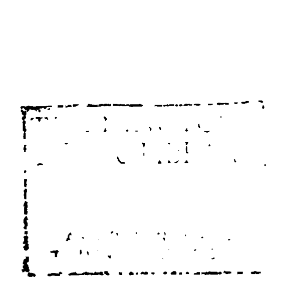
La Sainte Famille.

[illegible]

LA SAINTE FAMILLE.

PEINT PAR RAPHAEL.

RAPHAEL, dans ce sublime ouvrage, suppose que toute la famille de Jésus s'est réunie autour de son berceau, et qu'elle attend, dans le silence, l'instant de son réveil. Il a saisi le moment où Jésus vient de s'éveiller; son premier mouvement est de s'élancer de son berceau vers la Vierge, qui, de son côté, s'est agenouillee pour le recevoir et le prendre dans ses bras. Sainte Elisabeth, qui a amené le jeune saint Jean pour lui faire voir le Sauveur du monde, le tient debout entre ses genoux, et lui fait joindre ses petites mains en acte d'adoration. Deux anges, dont l'un répand des fleurs, complettent cet admirable groupe, que saint Joseph contemple.





Paysage & Animaux 2.



PAYSAGES ET ANIMAUX,

PEINT PAR BERGHEM.

Dans un paysage ombragé de quelques arbres, et arrosé par un ruisseau, un pâtre guide un troupeau, composé de bœufs, de vaches, de chèvres et de mouton, et semble chasser devant lui un mulet caparaçonné et superbement enharnaché.



Malek-Adhel & Mathilde dans le Désert.

[illegible] MALEK ADHEL

MATHILDE ET MALEK ADHEL

DANS LE DÉSERT.

Tiré de Mathilde, par Mme. Cottin.

Elle voit revenir le prince, la tête nue, le front couvert de sueur et de poussière, et portant entre ses mains son casque plein d'une eau fraîche et pure ; il se présente à la princesse ; elle le regarde avec un mélange de surprise, de reconnaissance et d'embarras. « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il y a quelque réalité dans les événemens de ce jour, qu'ils sont terribles et que je dois en redouter les suites ! quel sera le sort de ce vénérable solitaire, quel sera celui de mes fidèles chrétiens, et le mien, ô mon Dieu, à présent, que sera-t-il ? — Mathilde, répond le prince, consentez à boire cette eau, elle calmera le trouble de vos esprits, et vous permettra de prêter une oreille plus tranquille à ce que je vais vous dire. »



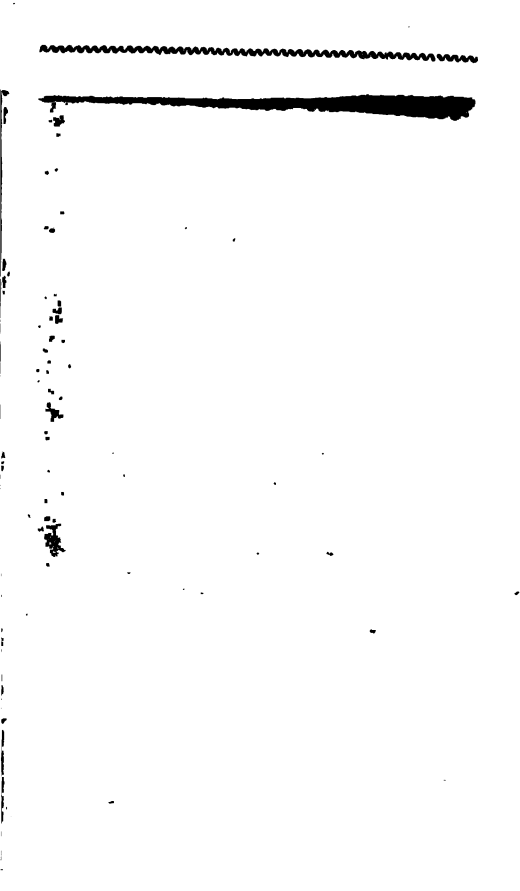
Mademoiselle de la Vallière détache de son cou sa croix de Cristal.

LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

Elle passa cette soirée chez elle. En se déshabillant pour se coucher, elle détacha de son cou la croix de cristal qu'elle avait reçue de sa mère expirante : O trésor qui m'étais plus cher que la vie! s'écria-t-elle, etc., etc.



Trait de la vie de Callot.



Trait de la vie de Callot.

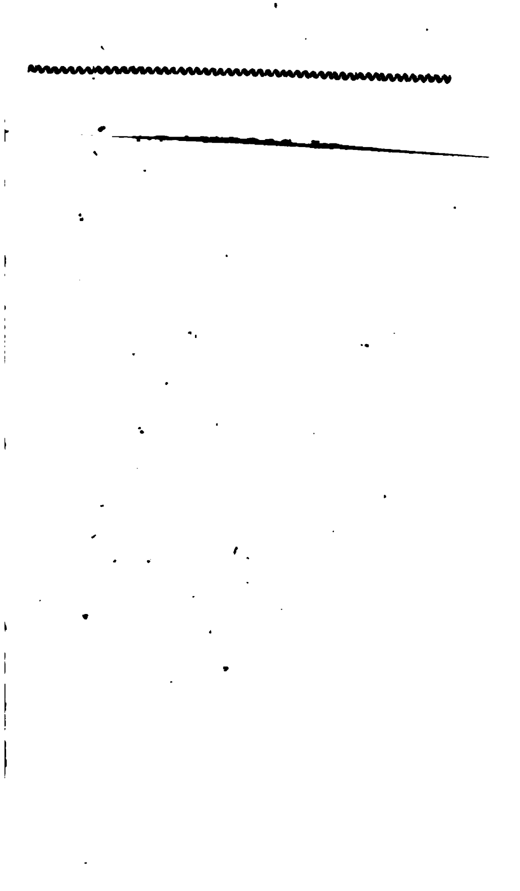
TRAIT DE LA VIE DE CALLOT.

PEINT PAR LAURENT.

Cet artiste répond à un envoyé du cardinal de Richelieu, qui lui proposait de graver la prise de Nancy, sa ville natale : *Je me couperais plutôt le pouce que de rien faire contre l'honneur de mon prince et de mon pays.*



François 1.er & Marguerite, Reine de Navarre, sa Sœur.





FRANÇOIS Ier.

FRANÇOIS Ier. montre à Marguerite, *reine de Navarre*, sa sœur, le distique qu'il vient de tracer, avec un diamant, sur l'un des vitraux du château de Chambord.

LE PETIT

ALMANACH

DES DAMES.

LE JOUR DE L'AN,

A M. LE COMTE DE SÉGUR.

Il reparaît le jour à Strenna consacré,
Où dans Rome au berceau, mais brillante de gloire,
Un roi par Minerve éclairé,
Pour allumer le feu sacré,
Laissait reposer la victoire.
Dans ce jour, le temple des dieux
Se parait de fraîches guirlandes,
Qu'en silence assemblait, d'un doigt religieux,
La vierge au front pudique, au souris gracieux;
Et les autels pliaient sous le poids des offrandes.

Quand par trois fois l'hymne pieux
Avec des flots d'encens s'élevait jusqu'aux cieux ;
Quand le sang des blanches génisses
Avait trois fois rougi l'autel des sacrifices,
Lorsque, sous le sacré couteau,
Tombait en rugissant le terrible taureau,
Et que la voix des aruspices
Faisait croire à d'heureux auspices ;
Libre de soins envers les dieux,
Alors tout un peuple joyeux
Allait en pompe dans la ville,
Présenter d'asile en asile,
Ou la datte, ou la figue, ou le nard précieux ;
Dons simples, mais charmans, que la reconnaissance.
La nature, l'amour, l'amitié, l'innocence,
Rendaient l'emblême de leurs vœux.
Nous sommes loin, hélas ! de ces siècles fameux.
Pourtant la moderne Lutèce,
Comme l'antique Rome aime à féter ce jour.
Reçois mes vœux à son retour,
O toi, l'appui de ma détresse !
Toi qui, mettant un terme à ma longue douleur,
M'a rendu le repos, et ma lyre et mon cœur !
Toi, Ségur, qui, doué d'une ame peu commune,
Ne t'enflas point du vent de la prospérité !
Toi que n'abattit point la rude adversité !

Toi qui parus toujours plus fort que la fortune!
Puissent tes fils vaillans, et les fils de tes fils,
Ces dignes héritiers d'une maison illustre,
Et dont le noble sang coula pour leur pays,
Du nom de tes aïeux accroître encor le lustre,
Par d'utiles exploits sous tes yeux accomplis!
Puisse ton épouse adorée,
Ce modèle touchant de vertus et d'amour,
Te prodiguant ses soins, et des tiens entourée,
Plus chère à tes desirs jusqu'à son dernier jour,
Au-delà du cours ordinaire
Vivre, heureuse toujours et d'aimer et de plaire!
Puisse enfin, abjurant sa nouvelle rigueur,
Le ciel qui, tour-à-tour équitable et sévère,
Tant de fois t'a donné, t'a repris sa faveur,
Te rendre un destin plus prospère
Et te payer de mon bonheur.

Madame Dufrenoy

LA DILIGENCE,

FABLE.

Clic, clac, clic, holà! gare! gare!
La foule se rangeait;
Et chacun s'écriait :
Peste! quel tintamarre!
Quelle poussière! Ah! c'est un grand seigneur...
C'est un prince du sang... c'est un ambassadeur...
La voiture s'arrête; on accourt, on s'avance,
C'était... la diligence,
Et personne dedans.
Du bruit, du vide; amis, voilà, je pense,
Le portrait de beaucoup de gens.

M. Gaudy.

LE ROI DE LA FÈVE,

CHANSON.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

En ma faveur le destin se déclare,
Rien n'est plus vrai, j'en dois croire mes yeux;
Un noble orgueil de mon ame s'empare,
Je suis choisi pour régner en ces lieux.
Posons les lois de notre aimable empire,
De nos sujets remplissons tous les vœux;
A mes arrêts si je les vois sourire,
Je me croirai le roi le plus heureux.

D'abord, pour bien commencer notre régne,
Nous banissons l'étiquette en ce jour;
Sexe adoré, bien loin que l'on nous craigne,
Prodiguez-nous plutôt tout votre amour.

Ah! que je hais la fâcheuse distance
Qui d'un bon roi sépare ses sujets!
Jeunes beautés, dans toute circonstance,
De moi jamais vous ne serez trop près.

Que j'aime à voir mes sujets en famille,
Boire, chanter et rire avec leur roi!
Dans tous les yeux la franche gaîté brille;
Et le plaisir vient s'asseoir près de moi.
Mais, ô regrets, déja le jour s'avance.
Adieu, grandeurs, mon règne va finir...
Jeunes beautés, pour dernière ordonnance,
Embrassez-moi, car tel est mon plaisir.

Vous que mon cœur a choisi pour sa reine,
Hélas! sur vous tous mes droits vont cesser;
De temps en temps pour soulager sa peine,
A votre roi du moins daignez penser.
Dans un moment, le sort ainsi l'ordonne,
Je vais partir, aux regrets condamné;
Ah! plaignez-moi, je quitte la couronne
Sans avoir vu mon bonheur couronné.

M. Remi Labitte.

TRADUCTION INÉDITE

DU DÉBUT DE L'ART POÉTIQUE D'HORACE;

Par M. J. Chénier.

Si quelque peintre osait associer
Le chef d'un homme et le front d'un coursier;
S'il bigarrait de différens plumages
Un corps d'Hébé finissant en poisson;
A ce tableau comparez les ouvrages,
Amas d'objets rassemblés sans raison,
N'ayant ni pieds, ni tête, et pour tout dire,
Tel qu'un fiévreux les rêve en son délire.
Peintre et poëte ont droit de tout oser;
Et, sur ce point, tous deux d'intelligence,
En l'accordant réclame l'indulgence.
Usons du droit, craignons d'en abuser.
Il ne faut pas qu'au gré d'un vain caprice
Au miel d'Hybla le fiel amer s'unisse;

Que les serpens proviennent des oiseaux;
Que la tigresse enfante les agneaux.
Dans le début une œuvre est imposante;
Bientôt la pourpre en lambeaux se présente.
Ici, des bois, des autels sont décrits;
Là, cent détours d'une eau pure et limpide,
Qui se promène au sein des prés fleuris;
Les septs couleurs de l'écharpe d'Iris,
Les flots bruyans du Rhin vaste et rapide.
L'endroit est beau, mais il est déplacé,
Des noirs cyprès vous peignez bien l'ombrage,
Qu'importe? il faut une mer, un orage;
Et l'acheteur, par les flots menacé,
Veut qu'on le peigne échappant au naufrage
Sur les débris d'un vaisseau fracassé.
A quel propos de l'infidèle argile
Sort-il un vase en urne commencé?
Que le sujet, fortement embrassé,
Soit un, soit plein, sans détail inutile.
L'amour du bien nous trompe quelquefois.
Tel veut du neuf, et son pinceau nous trace
Un daim sur l'onde, un dauphin dans les bois.
Je crois saisir la douceur et la grace,
Mes vers sont mous, timides, languissans.
Sobre de mots, je fais chercher les sens.
L'un trop timide, évitant les orages,

Rase le sol ; l'autre, au sein des nuages
Va s'égarer, prenant un vol trop haut.
Chacun, si l'art n'est son fidèle guide,
Craint une faute, et tombe en un défaut.
A quelques traits c'est peu que l'art préside
De ces cheveux voyez comme un fondeur
Sait imiter la flexible rondeur.
Sont-ils d'airain, dites, que vous en semble?
L'heureux détail ! le malheureux ensemble !
Votre fondeur ne sait que le métier ;
Mais Phidias fait Jupiter entier.

LE PRÉCEPTEUR ET SON ÉLÈVE,

ANECDOTE.

D'un magistrat le maigre instituteur
Parvint avec le temps au rang d'homme d'église.
L'élève, le trouvant chez un puissant seigneur,
Ne put dissimuler son extrême surprise.
—Quoi! vous ici, mon cher? par quel hasard... comment?
—Mais comme vous, monsieur. —Pas tout-à-fait, vraiment.
Que faites-vous? — Mais je suis grand-vicaire.
— Combien cela vaut-il? — Mille francs à-peu-près.
— Mille francs? la somme est légère.
—J'ai de plus un bon prieuré
De mille écus. — Diantre! excellente affaire.
— Et c'est un cardinal qui me l'a procuré.
— Encor mieux. — Ajoutez une grasse abbaye.
— Monsieur l'abbé, mais c'est autre chose cela.
Je veux en ce cas-là
Que nous dînions ensemble; à demain, je vous prie.

De Kerivalant.

SUR LA MORT D'UN ROSSIGNOL.

Toi qui pour vivre, aimer et plaire,
N'eus que l'ame et la voix, hélas! la fleur des champs
Couvre ta dépouille légère.
Non, je n'entendrai plus les sons purs et touchans
De cette voix brillante et vive
Qui fit à mon oreille, et jusque dans mon cœur,
Retentir le chant du bonheur;
Elle ne fera plus, dans mon ame attentive,
Si doucement gémir la romance plaintive:
Ces accens, ces soupirs par le cœur retenus,
Ces accords ravissans qu'animait ma présence,
Non, je ne les entendrai plus,
Je ne jouirai plus de ta reconnaissance.
Dans ta cage légère, où mes soins assidus
Apportaient l'abondance et tous les dons de Flore,
Mon œil en vain te cherche encore;
Je n'embellirai plus son mobile rempart,
Ce filet où mes mains enfermant avec art

Sous de flexibles nœuds ton aile fugitive
Dans le sein du bonheur la retenaient captive.
C'est là qu'un feuillage nouveau,
Paré de sa fleur odorante,
Doucement incliné se courbait en berceau;
Là, tu chantais sur un rameau,
Tu reposais sur la mousse naissante;
Là, malgré les hivers, tu trouvais tous les jours
Une ode plus limpide, un bocage plus sombre,
De nos bois ta patrie et la fraîcheur et l'ombre,
Et le printemps et les amours.
Qu'un sort si doux fut peu durable!
J'ai vu s'éteindre sous mes yeux
Le chantre le plus pur, le plus harmonieux,
Et des oiseaux le plus aimable.
Tout, pour qui sait aimer, oui, tout devient malheur,
Et celui qui porte un cœur tendre
Porte une source de douleur
Sans cesse prête à se répandre.
Un oiseau? dira-t-on. Eh! qu'importe? il charmait,
Il chantait, sur-tout il aimait,
Et je le pleure enfin, je ne puis m'en défendre.
Dans ce bosquet chéri, que sa voix animait,
Couvrons-le de fougère, et plaçons sur sa cendre
Le myrte le plus frais et la fleur la plus tendre;
Sous ces arbres touffus qu'elle brave les vents;

Ainsi que lui frêle et légère,
Ainsi que lui trop passagère,
Qu'elle y renaisse au moins par mes soins vigilans.
Adieu, touchant objet d'une amour toujours chère,
Je ne te verrai plus; ah! repose, et du temps
Qui nous menace encor, brave enfin la colère.
Tu fus reconnaissant, timide, solitaire;
Ton regard plein d'amour était toujours sincère:
Dors, chantre aimable du printemps,
Tu n'étais pas fait pour la terre.

Madame Babois.

ÉPIGRAMME.

Georges, dont les grands biens sont une nouveauté,
Et qui fut autrefois mon petit locataire,
Enseigne le respect à la propriété,
A présent que ses vols l'ont fait propriétaire.

Andrieux.

A MADEMOISELLE ADÈLE S*.

En lui adressant le roman d'*Estelle*.

Vous qui voulez toujours vous taire,
Et semblez éviter mes pas;
Vous dont la bouche ne fait pas
L'aveu que la mienne aime à faire,
Être charmant, mais trop discret,
Pourquoi vous plaire à tourmenter ma vie?
Parlez enfin, cruelle amie!
Du livre de l'amour apprenez l'alphabet.
Lisez tout bas, lisez la fable enchanteresse
Où le bon Florian, cet ami du hautbois,
Gessner de mon pays, soupire la tendresse,
Sous le chalet, dans le calme des bois,
Le front chargé des roses bocagères,
Qu'Euterpe, de ses mains légères,
Lui cueille, au doux bruit de sa voix.
Qui ne gardera la mémoire
D'Estelle et Némorin? Leurs noms,

En riant, passent à la gloire;
On s'afflige avec eux, on redit leurs chansons.
Contre un dieu qu'ils servaient abjurant vos raisons,
De ces heureux bergers, si vous voulez m'en croire,
Adèle, prenez des leçons;
Ils s'aimaient, le juraient aux échos des vallons,
Aimer fut toute leur histoire.

Mais qu'attendre d'un cœur rebelle à tout moment?
Quel langage pour vous que celui d'un amant;
A l'objet dont le charme et l'émeut et l'attire,
Pour le conter encor, racontant son martyre!
Vainement je prends un détour,
Non, non, vous ne savez pas lire
Dans les ouvrages de l'amour.
Hélas! à toute heure changeante,
N'osant fixer votre desir,
Votre ame est pour mon ame une fleur chancelante,
Qu'un instant voit briller, qu'un autre voit mourir!

Rappelez-vous cette soirée
Où, de rubans, de guirlandes parée,
Et d'Estelle empruntant le costume léger,
Vous m'agréâtes pour berger:
Enflammé par un choix que je crus véritable,
Je vous avais donné son nom,

Et l'héroïne du Gardon
Sembla, pour m'abuser, renaître plus aimable.
Alors vous me parliez sur un ton si flatteur,
Votre sourire avait tant de douceur,
Votre abandon me parut si sincère,
Que je me dis, songeant à la bergère :
« Elle a ses yeux, sans doute elle a son cœur. »
Je le disais ; bientôt la nuit s'est avancée ;
Pensif, je m'éloignai, fidèle à ma pensée :
Le jour suivant, nourri d'espoir,
Tout occupé du bonheur de la veille,
Ivre d'amour, je me réveille,
Je pars... je brûlais de vous voir...
Je vous revis... quelle froideur, Adèle !
Près d'un si beau moment, quel triste lendemain !
Muette à mes côtés (ma douleur s'en rappelle),
De la vôtre, en secret, vous écartiez ma main...
Vous n'étiez plus la tendre Estelle...
Je suis toujours le tendre Némorin !

P.-Sylvain Blot.

IMITATION DE PÉTRARQUE,

Livre I, sonnet II.

Heureux gazon, champs heureux où ma Laure
Promenait en rêvant ses charmes enchanteurs;
Roses qui sous ses pas vous empressiez d'éclore;
Prés dont sa belle main daignait cueillir les fleurs;
Jeunes bosquets, agréable verdure,
Où de Laure souvent s'égarèrent les pas;
Ruisseau discret, dont l'onde claire et pure
De Laure caressait les charmes délicats,
Se jouait dans son sein, baignait sa chevelure,
Et murmurait en fuyant ses appas;
A votre sort combien je porte envie!
Et toi qu'un jour voit naître et se flétrir,
Ornement passager du sein de mon amie,
Rose, avec toi que ne puis-je y mourir?

TRADUCTION DE LA 1re ÉGLOGUE DE VIRGILE.

TITYRE, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Tityre, vous chantez à l'ombre de ce hêtre;
Et lorsque nous quittons le champ qui nous vit naître,
Tranquille, on vous entend sous ce feuillage assis
Faire redire aux bois le nom d'Amarillis.

TITYRE.

Un dieu, cher Mélibée, à mes larmes sensible,
M'accorda ce loisir, ce destin si paisible.
Mon cœur n'oublîra point son généreux secours;
Oui, je veux, comme un dieu le regardant toujours,
Bénir à ses autels sa bonté protectrice,
Et d'un agneau souvent offrir le sacrifice.
Vous le voyez; je puis, au son de mes pipeaux,
Contempler mes brebis errant sur ces coteaux.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de revers votre bonheur m'étonne!
O mon toit paternel! ô champs que j'abandonne!
J'emmène mon troupeau dans mon funeste sort.
Cette triste brebis se traîne avec effort;
Hélas! j'ai vu périr sur un roc solitaire
Ses agneaux, mon espoir, séparés de leur mère.
Tout semblait m'annoncer la colère des dieux;
La foudre sur un chêne est tombée à mes yeux;
Du fond d'un arbre creux la sinistre corneille
De ses lugubres cris vint frapper mon oreille.
Non, non, ce n'étaient point des présages trompeurs.
Mais quel dieu, cher Tityre, a fini vos malheurs?

TITYRE.

Que j'étais simple!... ô Rome! étonnante merveille!
J'avais cru jusqu'ici cette ville pareille
A celle où nos bergers conduisent leurs agneaux,
Et qu'à Rome devaient ressembler nos hameaux,
Ainsi que nous voyons sur nos rives si chères
Les chevreaux nouveaux-nés ressembler à leurs mères.
Je n'avais jamais vu que mes champs, mes brebis;
J'avais des grands objets jugé par les petits;

Mais, quand cette cité vint s'offrir à ma vue,
Combien je fus surpris de sa vaste étendue!
Rome l'emporte autant sur un simple hameau
Que le plus haut cyprès sur un faible arbrisseau.

MÉLIBÉE.

Et quel motif vers Rome a donc pu vous conduire?

TITYRE.

La liberté; mon cœur à ce seul bien aspire.
Elle a trop différé d'adoucir mon destin.
Hélas! quoique tardive elle arrive à la fin,
Quand de l'âge éprouvant la loi triste et puissante,
J'offre au tranchant du fer ma barbe blanchissante,
L'aimable liberté me flatte et me sourit
Depuis que Galathée est loin de mon esprit.
Sous quelles douces lois Amaryllis m'engage!
Ah! lorsque Galathée attirait mon hommage,
Je perdais tous les jours, dans ses fers arrêté,
L'espoir de la fortune et de la liberté.
Mon or était l'objet de ses desirs avides;
Je vendais mes agneaux, et mes mains restaient vides.

MÉLIBÉE.

O tendre Amaryllis, je voyais tes ennuis.
Tes arbres négligés laissaient mourir leurs fruits.
Tityre était absent et causait ton matyre.
Ces fontaines, ces bois redemandaient Tityre.

TITYRE.

Rome attira mes pas : hélas! pouvais-je ailleurs
Obtenir des secours et des dieux protecteurs?
Ce jeune dieu me vit; il aperçut mes larmes.
« Bon vieillard, me dit-il, dissipez vos alarmes;
« Retournez; sous le joug remettez vos taureaux;
« Ensemencez vos champs; nourrissez vos troupeaux. »

MÉLIBÉE.

O fortuné vieillard! au sein de nos misères
Vous conservez le champ que possédaient vos pères.
Ce champ couvert de joncs contentera vos vœux.
Vous ne verrez jamais sur des bords odieux
Vos brebis se mêlant à des brebis impures,
Des troupeaux étrangers contracter les souillures.
Vous n'éprouverez point un exil rigoureux;
Vous ne chercherez pas, errant et malheureux,

Un herbage flétri dans d'horribles contrées ;
Vous reverrez toujours ces fontaines sacrées,
Ces pâturages verts, ces coteaux parfumés,
Ces bois auxquels vos yeux se sont accoutumés ;
Trouveriez-vous ailleurs une douceur pareille ?
Ici vous dormirez au doux bruit de l'abeille ;
Ici vous entendrez les coups du bûcheron,
Et l'écho répétant sa joyeuse chanson,
Tandis que sur l'ormeau voisin de vos prairies
Gémiront tendrement vos colombes chéries.

TITYRE.

On verra le poisson bondir sur les coteaux ;
Le Tibre chez le Parthe épanchera ses eaux ;
La biche fendra l'air dans les cieux élancée,
Avant que ce héros sorte de ma pensée.

MÉLIBÉE.

Et nous, infortunés, nous porterons nos pas
Dans l'affreuse Scythie, en de lointains climats,
Dans des lieux que la mer entoure de son onde,
Chez le Breton sauvage, et séparé du monde ;
Voilà quels bords affreux nous allons habiter.
Lieux qui me vîtes naître, il faut donc vous quitter !

Rien ne remplacera mon toit couvert de chaume.
Mon champ que j'habitais, c'était là mon royaume.
De nos troubles affreux voilà quels sont les fruits;
Voilà donc où la guerre enfin nous a conduits.
De mon toit paternel un inconnu s'empare;
Mes moissons tomberont sous la main d'un barbare;
Mes fruits seront cueillis par tous ces étrangers;
Malheureux Mélibée! ah! plante des vergers;
Troupeau jadis heureux, fuyons de ces prairies.
Vous ne bondirez plus sur ces rives chéries,
Chèvres, que je voyais de ces antres profonds
Errer dans le lointain, gravir au haut des monts.
Je ne vous verrai plus, franchissant leurs abymes,
Aller d'un pied léger vous suspendre à leurs cimes.
Je ne chanterai plus; sans douceur, sans abri,
Vous ne brouterez plus le cytise fleuri.

TITYRE.

Passez du moins la nuit sur mon lit de feuillage;
Je pourrai vous offrir des fruits et du laitage.
Je vois fumer nos toits; et, couvrant nos vallons,
L'ombre, en se prolongeant, descend du haut des monts.

D'Adaoust.

HONNEUR ET VERTU,

CHANT GUERRIER.

Surpris sous les murs de Solyme,
Debout encor, deux nobles chevaliers
Ainsi parlaient au chef de vieux guerriers,
Qu'étonnait leur cœur magnanime :
Comme des Francs nous avons combattu :
Le sort vous donne la victoire ;
Nous avons du moins avec gloire
Sauvé l'honneur et la vertu.

Consolez-vous, héros de France,
A répondu le vainqueur généreux ;
Dans l'Orient, mille combats fameux
Ont attesté votre vaillance :
Un ennemi tel que vous abattu
Double l'éclat de ma victoire,
Et vous imposez à ma gloire
Le soin d'honorer la vertu

Ils rentrent dans la ville sainte,
Et confondus ensemble désormais,
Par l'amitié, par les arts de la paix,
Ils éternisent son enceinte.
Pour leur pays tous avaient combattu,
Et réunis par la victoire,
Ils sont tous aux yeux de la gloire
Rivaux d'honneur et de vertu.

De Coupigny.

ÉLOGE DE LA POMME DE TERRE.

« Bienfaisante Cérès, dont les heureuses mains
« Au joug des saintes lois soumirent les humains,
« Trop souvent nos besoins, surpassant tes largesses,
« Trahissent notre espoir et tes nobles promesses.
« Les globules glacés, les fougueux aquilons,
« Brisant les doux épis dans tes plus chers vallons,
« Y laissent trop souvent cette déesse horrible,
« Du crime et de la mort mère sombre et terrible.
« O puissante Cérès! écoute nos accens :
« Accorde à nos besoins des bienfaits plus constans,
« Et qui, toujours versés par ta main salutaire,
« Fassent bénir le ciel en nourrissant la terre. »

Ainsi l'homme, courbé devant les saints autels,
Trop long-temps de ses vœux lassa les immortels.
Enfin Cérès un jour, d'accord avec Cybèle,
Fit naître dans le sol une plante nouvelle :
Sa racine choisit et puise dans les champs

Des sucs qu'elle transforme en des sucs nourrissans,
Et des vents et des eaux bravant les vains outrages,
Croît et se multiplie à l'abri des orages.
Plante cosmopolite, à travers les frimas,
Elle va de ses biens doter tous les climats,
Et, sans lasser le bœuf sous la lourde charrue,
Enrichir et parer le sol qui l'a reçue.

Venez, jeunes pasteurs; venez: qu'un fer prudent
Cueille pour vos troupeaux ce feuillage abondant;
Et le lait pur qu'Io chaque jour vous présente
Coulera plus épais dans la coupe écumante.

Mais les temps sont venus où le sol envieux
Doit vous céder les fruits qu'il cachait à vos yeux.
Fouillez donc vos guérets: cette plante féconde
Enfouit ses trésors dans la terre profonde.
Vainement ils voudraient éviter vos regards,
Et déja sous leur poids j'entends gémir vos chars.

Dans mon riant foyer, sous la cendre brûlante,
J'amollis de ce fruit la pomme appétissante,
Et, cuite sans apprêt, fumante dans ma main,
Sous sa cuirasse d'or, elle entr'ouvre son sein.
Dans ces banquets pompeux où la truffe embaumée
Vient remplir à grands frais la perdrix parfumée,

La pomme des guérets, par un art merveilleux,
Éveille de Crassus l'appétit orgueilleux,
Quand, sous ses jolis doigts, l'adroite ménagère
Pétrit avec le sucre une pâte légère.
Mais qui pourrait compter tous les mets délicats
Dont la pomme de terre enrichit nos repas?
Trop long-temps méprisé, cet heureux tubercule
Nous voila trop long-temps sa brillante fécule;
Mais le fer la déchire, et l'eau sait y chercher
Ce trésor que les dieux y voulurent cacher...
Et devant ce bienfait qu'offre une main divine,
L'homme voit pour jamais fuir l'affreuse famine.

O toi qui sus apprendre à tes concitoyens
A cultiver ce fruit, à jouir de ses biens,
Illustre Parmentier! ta féconde industrie
Enrichit l'univers en servant ta patrie;
Ta plante favorite, après tes longs efforts,
Aux trésors des épis unissant ses trésors,
Dans nos vastes cités entretient l'abondance,
Et partage avec toi notre reconnaissance.

J. P. Brès.

HUITAIN.

BLONDEL est un petit prodige
De grace et de légèreté.
Son esprit sur des fleurs voltige :
Il s'habille avec goût, babille avec gaîté.
Qu'il a de feu! sa prose est admirable ;
Sans mentir, ses vers sont charmans :
Avec ces qualités, pour être supportable,
Que lui manque-t-il? — Le bon sens.

Alexis DE SAINT-MICHEL.

L'ATTENTE,

ROMANCE.

Depuis une heure je l'attends;
Conçoit-il mon impatience?
A-t-il compté tous les instans
Qui s'écoulent dans notre absence?
Comment peut-on le retenir
Si long-temps loin de ce qu'il aime?
Ah! si j'en juge par moi-même,
Qu'il doit souffrir!

Comme moi, tout l'attend ici:
J'ai pris la parure qu'il aime;
Voici son livre favori;
Ces fleurs, je les tiens de lui-même.
Ce siége qui le recevait,
A mes yeux encor le retrace;
Et c'est là que serait sa place,
S'il arrivait.

Mais, pour occuper ses loisirs,
Mon cœur, privé de jouissances,
S'entoure en vain de souvenirs,
En vain se berce d'espérances;
Dans ces soins même il se déplaît.
Ah! pour ceux que la peine accable,
Le souvenir le plus aimable
N'est qu'un regret.

L'attendre, et puis le regretter,
Voilà quel est mon existence;
Faut-il, quand tout vient m'agiter,
Qu'il m'afflige par son absence?
Du mal qu'il me fait aujourd'hui,
Ah! ce n'est pas moi qui l'accuse;
J'ai besoin qu'il ait une excuse,
Bien plus que lui.

Mais dans la crainte et dans l'espoir
Le temps également s'avance;
Voici la nuit, et de le voir
Chaque instant m'ôte l'espérance.
N'importe; j'ai beau m'assurer
Qu'il ne peut plus vers moi se rendre,
Il m'est encor doux de l'attendre,
Sans l'espérer.

M. Campenon.

MORT DES TEMPLIERS.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud; et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier.
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance.
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son roi ni sa patrie;
« Français, souvenez-vous de nos derniers accens :
« Nous sommes innocens, nous mourons innocens.
« L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
« Mais il est dans le ciel un tribunal auguste,
« Que le faible opprimé jamais n'implore en vain;
« Et j'ose t'y citer, ô pontife romain!
« Encor quarante jours, je t'y vois comparaître! »

Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,

Quand il dit : « O Philippe ! ô mon maître ! ô mon roi !
« Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée ;
« Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher ;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse.
Tout-à-coup le feu brille ; à l'aspect du trépas,
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus ; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'éternel les sublimes cantiques.
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.

M. Raynouard

LA LAVANDE ET LA ROSE,

FABLE.

Fière de fixer autour d'elle
Un essaim léger de flatteurs,
De s'entendre sans cesse appeler la plus belle,
L'ornement de la terre et la reine des fleurs,
Dans un parterre une rose nouvelle
Avec orgueil étalait ses couleurs;
Elle se croyait un prodige;
Et peut-être l'aurait été,
Si par son dangereux prestige
L'amour-propre n'eût tout gâté.
Du haut de sa tige épineuse
Elle insulte à toutes ses sœurs:
« Le lis n'a pas d'éclat, l'œillet n'a point d'odeur;
« Pour la jonquille et ses pâles couleurs,
« On n'en dit rien, et sans la tubéreuse
« Elle serait la dernière des fleurs;
« Le souci, la triste pensée,

« Ont du moins un mérite égal ;
« Tous deux sont la ressource usée
« De l'insipide madrigal :
« C'est à bon droit que chacun raille
« Les prétentions du jasmin ;
« Il figure dans le jardin,
« Mais c'est autour de la muraille :
« Que je plains le sort rigoureux
« De ce narcisse pâle et blême !
« Comme autrefois, le malheureux
« Est réduit à s'aimer lui-même :
« Un silence religieux
« Est ce qu'on doit à l'immortelle ;
« Il faut respecter ses aïeux !
« Qui puis-je donc, ajouta-t-elle,
« Décemment comparer à moi ?
« — Je pourrai répondre, je croi,
« A cette modeste demande,
« Reprit tout bas l'humble lavande,
« Donnez-moi deux jours seulement.
« — Je pourrais t'en accorder cent.
« — Deux suffiront. » La seconde journée
Commence à peine, et la rose est fanée ;
Plus d'odeur, plus de coloris ;
Tout est passé ; par un retour funeste,
De ses appas qu'un seul jour a flétris,
L'épine est tout ce qui lui reste.

Adieu les flatteurs et l'amour !
Chacun s'éloigne, l'abandonne ;
Bientôt de sa brillante cour
Il ne lui reste plus personne ;
Et ce qui rend ses chagrins plus cuisans,
Elle aperçoit tous ses amans
Fixés autour de la lavande.
« Ne craignez pas qu'à vos tourmens
« J'insulte par ma réprimande,
« (Lui dit avec ménagement
« Sa modeste rivale),
« Mais souffrez un trait de morale :
« Hier encor vous régniez dans ces lieux ;
« Chacun vous en proclamait reine ;
« Et l'on me regardait à peine,
« Quand vous attiriez tous les yeux :
« Du temps victimes toutes deux,
« Quand nous partageons son ravage,
« Pourquoi m'adresse-t-on des vœux,
« Qu'on vous dérobe avec outrage ?
« Il faut le dire franchement,
« Tous vos attraits ne brillent qu'un moment ;
« Ils passent, rien ne les remplace ;
« Comme vous, je perds ma fraîcheur ;
« Mais, plus heureuse en ma disgrace,
« Je conserve au moins mon odeur. »

JOUY.

IMPROMPTU,

A Melle ROSE DUPUIS,

Sur laquelle je m'étais appuyé en adressant la parole à mademoiselle Mars.

Je fus un peu gauche ; pardon.
Mais, grace à la métempsychose,
Je me croyais devenu papillon,
Et me posais sur une rose ?

M...

MAINFROY,

OU

LE CHANT DU DÉPART.

Le beau Mainfroy, pour repousser le Maure,
Allait quitter les lieux chers à son cœur.
La harpe en main, il vole aux pieds d'Isaure,
Chantant ces vers inspirés par l'honneur :

« Je vais combattre : adieu, ma bien-aimée!
« L'appel des camps réveille la valeur.
« Charles Martel rassemble son armée;
« Il faut se rendre aux ordres de l'honneur.

« Eh! quoi tes yeux se remplissent de larmes?
« Console-toi, je reviendrai vainqueur.
« Isaure! Isaure! au signal des alarmes,
« Un chevalier se doit tout à l'honneur.

« Servant d'amour que Bellone réclame,
« Ton amant part... souris à son bonheur,
« Lorsqu'au retour, près de sa noble dame,
« Il unira l'amour avec l'honneur!

« Dans les combats, j'emporte ton image.
« Fiers Africains, craignez mon bras vengeur!
« Les yeux d'Isaure, enflammant mon courage,
« Me guideront au chemin de l'honneur.

« Mais, si la mort vient m'attendre au passage,
« Ne pleure point : j'aurai vécu sans peur.
« Mon cri sera, sur le lit de carnage,
« Pour mon pays, Dieu, ma dame et l'honneur. »

Alexis DE SAINT-MICHEL.

ODE

SUR UN CYGNE.

Errant dans ce riant séjour,
Parmi ces eaux et ces ombrages,
Où m'environnent tant d'images
De paix, de bonheur et d'amour,

Un penchant secret me ramène
Au lieu, du cygne fréquenté,
Où sur les eaux en liberté
Ce roi paisible se promène.

Que son destin me semble heureux!
Et combien je lui porte envie!
J'arrête avec plaisir mes yeux
Sur l'innocence de sa vie.

J'aime les flexibles contours
De ce cou qui plonge dans l'onde,
Et de son erreur vagabonde
J'aime la grace et les détours;

Soit que près du bord il se joue,
Et vienne d'un air de fierté,
Sensible à ma voix qui le loue,
Me faire admirer sa beauté;

Soit que s'éloignant du rivage,
Il flotte aussi calme, aussi pur
Que le calme et limpide azur
Qui répète sa blanche image;

Doux navire qui sans effort,
Au vent léger ouvrant ses voiles,
Va, sans boussole et sans étoiles,
Parmi les fleurs trouver un port.

Long-temps sur la rive, immobile,
Je demeure à le contempler;
Et rêveurs, avec l'eau tranquille,
Mes yeux le regardent couler.

Que de charme dans son silence!
Dans son port que de majesté!
Dans ses formes que d'élégance!
Dans son air que de volupté!

Ne dirait-on pas qu'il soupire
A l'aspect de ces lieux charmans!
Et qu'une ame aimante respire
Dans ses suaves mouvemens!

Du milieu des eaux qu'il décore,
Ses regards ne cherchent-ils pas
Quelque Léda, qui l'aime encore,
Aux bords d'un nouvel Eurotas!

Jeunes filles sans défiance,
Qui l'agacez avec des fleurs;
Prenez garde : cette imprudence
A jadis coûté bien des pleurs.

Amoureux de simples mortelles,
On a vu des dieux, nos rivaux,
Vêtir ainsi de blanches ailes,
Et se jouer au bord des eaux.

Fuyez, vierges, fuyez plus vite ;
Le beau cygne s'est agité ;
Et sous son plumage argenté
Le cœur de Jupiter palpite.

Pierre Lebrun.

SUR LA STATUE

DE LA DÉESSE DU SILENCE,

AUX TUILERIES.

Ta beauté qu'on admire à ton signe est contraire :
L'un défend de parler, et l'autre de se taire.

Fayolle.

A MON MÉDECIN.

Peste soit de ton ordonnance,
Docteur maudit! me mettre à l'eau,
Lorsque des meilleurs vins de France
Peut s'enorgueillir mon caveau.
Tout rempli de ton Hippocrate,
Tout bourré de ton Galien,
Et sur le foie et sur la rate
Tu raisonnes, je crois, fort bien;
Mais d'Anacréon et d'Horace
As-tu retenu ces leçons
Brillantes de verve et de grace
Qui charment tous leurs nourrissons?
Te rappelles-tu ces chansons
Dont le refrain, qui fait leur gloire,
Et d'un festin tout l'agrément,
Nous dit qu'il faut aimer et boire?
Oui, sans doute, boire et souvent.
Mais est-ce l'eau que nous conseille
Leur muse riante et vermeille?
Non, vraiment. C'est le jus divin,

C'est le nectar de ce raisin
Dont Bacchus parfume sa treille ;
Docteur, apprête donc le vin.
De la fontaine de Jouvence,
Si du moins ta froide science
Pouvait m'enseigner le chemin,
Je te bénirais, et soudain
A cette source enchanteresse
J'irais m'enivrer de jeunesse.
Heureux, lorsqu'un ciel plus serein,
D'un beau jour éclaire la France,
De prolonger mon existence,
Non plus pour voir un tas de fous,
Sur la guerre et sur la finance
Déraisonnant à toute outrance ;
De moutons transformés en loups ;
D'hommes d'état sans prévoyance,
Sans talent, sans expérience ;
De flatteurs au joug façonnés ;
De ministres sans conséquence,
De siége en siége détrônés ;
De commis pleins de suffisance ;
De publicistes d'importance
Tarés, bafoués et prônés ;
De politiques forcenés ;
De parvenus gros d'arrogance ;

D'orateurs bouffis de jactance;
De grands littérateurs morts-nés;
De savans bardés d'ignorance,
Et des juges sans conscience,
Et d'intrigans enrubanés :
Mais pour voir ce qu'on ne voit guère,
Un roi qui, dans tous ses projets,
Voulant le bien de ses sujets,
En est moins le roi que le père.
Or, cher docteur, prends ton parti;
Donne-moi, par récipiscence,
Un régime au moins assorti
A mes goûts, et ma confiance
Égale ma docilité.
As-tu du Tokai, du Madère?
Je le bois en sécurité;
Oui, je le bois à ta santé,
A la mienne pour me distraire
Des maux dont je suis tourmenté,
A celle de toute la terre,
Et sur-tout de nos bons amis,
Qui réclament tes bons avis,
Et dont l'un s'est trouvé naguère
Si bien, soit dit sans te déplaire,
De ne les avoir pas suivis.

M. Vigée, *Lecteur du roi.*

APOLOGUE.

Un jour tombe et se brise un mauvais violon :
On le rajuste, on le recolle,
Et de mauvais il devient bon.
L'adversité souvent est une heureuse école.

Théveneau.

A TEL.

Dans l'oubli de l'injure et de la calomnie
Sans cesse ton courage dort.
Applaudis-toi ; traînant ainsi ta vie,
Tu mourras de ta belle mort.

Le Chevalier Vigée.

LE MOYEN DE PARVENIR,

CHANSON.

Pour qui débute dans le monde,
L'espoir de tout succès se fonde
Sur tel ou tel pauvre moyen
Qui ne vous mène à rien :
De ce monde j'ai la science,
Et crois que mon expérience,
Si vous m'écoutez jusqu'au bout,
Peut vous mener à tout.

Tendre amant d'une jouvencelle,
Qui, nouveau Céladon, près d'elle
Roucoulez un fade entretien,
Cela ne mène à rien :
Prompt à saisir l'instant propice,
Portez aux sens de la novice
Du plaisir l'heureux avant-goût,
Cela vous mène à tout.

Pour viser à l'académie,
Si vous avez la bonhomie
De penser et d'écrire bien,
Cela vous mène à rien :
Faites choix d'un puissant Mécène,
Et le chantant à perdre haleine,
Louez-le jusques au dégoût...
Cela vous mène à tout.

Traitez gaîment un caractère,
Et, tout simplement, au parterre
Offrez-le sans autre soutien...
Cela ne mène à rien :
D'une cabale bien ourdie
Appuyez mainte comédie
Écrite sans art et sans goût...
Cela vous mène à tout.

Employé dans un ministère,
Soir et matin à votre affaire,
Travaillez comme un galérien,
Cela ne mène à rien :
Que femme ou maîtresse jolie,
Du ministre, qui vous oublie,
Agace innocemment le goût...
Cela vous mène à tout.

Aimer franchement sa patrie,
Et, pour cette mère chérie,
Sacrifier son rang, son bien,
  Cela ne mène à rien :
Pour plaire au parti qui domine,
Changer d'habit, de ton, de mine,
Ramper, s'il le faut, dans l'égout,
  Cela vous mène à tout.

Enfin, dans toutes les carrières,
Ayez du zèle, des lumières,
De vrais talens, l'amour du bien...
  Cela ne mène à rien :
Mais de l'honneur ne tenez compte ;
Dénoncez, intriguez sans honte ;
Bravez la haine et le dégoût...
  Cela vous mène à tout.

M. de Lonchamps.

MORALITÉ.

LA réputation n'est point un bien frivole ;
On ne l'obtient qu'au prix de plus d'un noble effort.
Si de son vivant on le vole,
Il faut le rendre après sa mort.

Le Chevalier VIGÉE.

A TEL.

GRACE à l'académie et grace à son suffrage,
Devenez immortel, du moins de sa façon ;
Mais devez cet honneur à votre illustre nom :
Mieux vaudrait le devoir, beau sire, à quelqu'ouvrage.

Le Chevalier VIGÉE.

CHANT DE FINGAL

SUR LA RUINE DE BALCLUTA,

TIRÉ D'OSSIAN.

Tu n'es plus qu'un désert immense,
Balcluta! j'ai foulé moi-même tes débris.
De tes vieux monumens, par la flamme détruits,
Nulle voix ne troublait le funèbre silence.
Dans la chute de tes remparts,
Ton fleuve a sur son lit vu crouler son rivage,
Où l'herbe des tombeaux et la ronce sauvage,
Au sifflement du nord, croissent de toutes parts.
Des hordes d'animaux peuplent ces rives sombres,
Où fut jadis la demeure des rois.
Ils élevaient leur tête au milieu des décombres,
Et se cachaient sous l'herbe, effrayés par ma voix.
O toi, dont la splendeur illustra ces collines,
Tu n'es plus, ville des héros!
Et sur tes lugubres ruines

Plane le calme des tombeaux.
Venez, Bardes plaintifs : sur vos harpes funèbres
Entonnez des chants douloureux ;
Déplorez le destin de ses guerriers célèbres.
Ils sont tombés ; un jour nous tomberons comme eux!
O mortel, qu'en son vol le temps rapide entraîne,
Pourquoi bâtir encor des palais fastueux?
Aujourd'hui, rayonnant d'une espérance vaine,
Du haut de tes superbes tours,
Ton regard s'étend sur la plaine...
Et peut-être tu vois le dernier de tes jours!
Demain, la rouille des années
Noircira ton glaive impuissant,
Et dans ces tours abandonnées
Sifflera le nord mugissant.

Mais le désert long-temps gardera ma mémoire ;
Et, le jour que j'aurai vécu,
Je laisserai du moins des traces de ma gloire
Sur les champs de bataille, où mon bras a vaincu.
L'hymne du Barde ira, chez la race future,
Environner mon nom de respect et d'amour.
Et toi, soleil, cédant aux lois de la nature,
Quand de ton char de feu tu descendrais un jour,
Et que la terre en deuil à l'heure de l'aurore,
En vain de tes clartés attendrait le retour,
A tes rayons éteints il survivrait encore.

Ainsi chantait Fingal. Oubliant leurs concerts,
Nos Bardes l'écoutaient dans un profond silence.
Sa voix était pour eux, au milieu des hivers,
Un zéphyr printanier, qui dans l'air se balance.
Tes chants réjouissaient les échos de l'Arven ;
O mon père, comme eux, ton ame était sublime!
Nul guerrier n'égala ta vertu magnanime,
Et tu fus sans rivaux, vaillant roi de Morven!

Alexis DE SAINT-MICHEL.

LA SOLITUDE,

ROMANCE.

Aimable et chère solitude,
Où j'ai goûté tant de bonheur,
Calme la sombre inquiétude
Qui trouble et déchire mon cœur.

Amitié, charme de la vie,
Par un espoir consolateur,
Viens changer en mélancolie
Ma vive et profonde douleur !

Ainsi l'eau pure et bienfaisante
Arrose et ranime une fleur
Décolorée et languissante,
Mais sans lui rendre sa fraîcheur.

Amitié, c'est durant l'orage
Que brille ton pouvoir divin ;
Relève, soutiens mon courage,
Endors ma douleur dans ton sein.

Madame la comtesse de Genlis.

ÉPITRE

SUR L'AIGUILLE.

Je ne chante pas la quenouille
Dont la coquette Omphale arma les nobles mains
De ce grand vainqueur des humains,
Qui d'un lion portait la superbe dépouille.
La joyeuse quenouille a pour moi peu d'attraits ;
Les filandières sœurs ne la quittent jamais.
Non que je chante davantage,
Ni les ciseaux,
Ni les fuseaux
Des trois vieilles du noir rivage ;
Le jouet tournoyant ne saurait m'égayer.
Sa mobilité monotone
A ces riants esprits que la constance étonne
Déplaît, et j'aime à varier.
Je crois voir la fatale roue
Qui dans le royaume des morts
Porte Ixion sur ses ressorts,

Et de ses souffrances se joue.
De la tisserande Arachné
Je n'aime point l'art difficile;
D'ailleurs j'y serais inhabile,
Et je craindrais trop pour mon nez (1).
Le tricot, et c'est dans l'ordre,
Peut m'inspirer; mais Beaufort bientôt
Donnerait du fil à retordre
A qui chanterait le tricot.
La chaste Pénélope à la modeste aiguille
Dut le salut de son honneur:
Je préfère l'aiguille; elle fait le bonheur
Des bonnes mères de famille.
Les coquettes du jour d'un dédaigneux regard
Verront mes doigts armés de ce fragile dard,
Commun à la ville, au village,
Et dont chaque rang et chaque âge
Doit faire usage.
J'aime donc l'humble aiguille et son art favori
Utile au dessin à la mode.
Pressée avec le dé, l'aiguille raccommode
Les bas malades d'un mari.

(1) Arachné défia Minerve, qui, furieuse de voir son ouvrage effacé par celui de celle qui osait se déclarer sa rivale, lui jeta sa navette par le nez, et la changea en araignée.

Elle festonne encore et brode
Fraises, manchettes et mouchoir,
Répare un fâcheux épisode
A tel pourpoint ou blanc ou noir.
Elle n'est point vulgaire, et la fable la cite
Pour son mérite.
L'aiguille a dévoilé la plus noire action,
Quand la fille de Pandion
Fut par Térée
Déshonorée.
La vengeance passa de son cœur dans ses doigts :
Le tyran lui ravit l'organe de la voix;
L'art secondé par une aiguille
Éclaira sa triste famille.
Par l'aiguille enlacés de diverses couleurs
Mille fils éloquens peignirent ses malheurs.
Ce frêle dard d'acier, père des broderies,
Puissant sur l'étoffe ou le lin,
Sous les lambris du Louvre, ou ceux des Tuileries,
Triomphe sous nos yeux dans les tapisseries
Qu'inventa Gilles Gobelin.
Mère des arts, l'aiguille enfante des merveilles,
Peint, comme Valayer, d'odorantes corbeilles,
Peint dans un dédale de points,
Rend le lin rival de la toile,
Peint des fruits sur un léger voile,

Qui sous le pinceau plairaient moins.
Elle est utile encore au salon, au baudoir.
Un désœuvré chez vous accourt-il en visite,
L'aiguille, vite!
Et l'on évite
L'ennui de lui répondre, et celui de le voir.
Vient-il un ennuyeux du moderne parnasse
M'offrir son poëme ou quelque dédicace
Qu'il déclame en gesticulant,
Vite, l'aiguille à terre, il faut qu'il la ramasse;
Pendant qu'à la chercher notre Apollon se lasse,
Tout le Pinde n'est point bâillant.
Un amant agresseur près de beauté novice
Vient-il tenter parfois quelqu'amoureux larcin?
L'aiguille est là; c'est à dessein:
La pudeur en fait sa complice.
Quoi! mon ardent amour, dit-il, perdrait ses droits?
Lise, mon cœur blessé...— Monsieur, gare à vos *doigts!*
Et l'innocence oppose en sa chaste réserve
A la flèche d'amour l'aiguille de Minerve.
Les discours des causeurs, aiguille, brave-les!
Comment d'un torrent de paroles
Sorti de vingt bouches frivoles
Répondre?... On ne le peut; que faire? des ourlets.
Si d'un livre savant un feuillet se sépare,
C'est encore un malheur que l'aiguille répare.

De Properce autrefois un manuscrit fameux
Fut conservé par une aiguille :
A Florence une jeune fille
En trouva les feuillets qu'elle sut coudre au mieux,
Et que Phébus vint reconnaître
A sa fenêtre.
Pour une aiguille, dira-t-on,
Composer une longue épître ?
Mais, aux yeux des gens du bon ton,
Répondez ; a-t-elle un seul titre ?
Quoi ! grand dieu ! tant apprécier
Un frêle dard d'acier !
Ah ! c'est un ridicule extrême !
Sur la page d'un vieux Missel
Gresset fit des vers pleins de sel.
Deshoulière, la joliette,
S'essaya sur une noisette.
Pour Catulle, ce fut un jeu
De peindre Nisus et sa fille :
Il travailla sur un cheveu ;
Moi, sur la pointe d'une aiguille.

Par madame la Comtesse DE Y.....

SUR LA CONVERSATION.

Un bel esprit du causer fait un art.
Dans le causer, c'est l'instinct qu'il faut suivre,
C'est l'abandon où tout naît du hasard :
Sans naturel un parleur n'est qu'un livre.
Au sentiment laissez un libre cours ;
Ce charme seul alimente un discours.
Craignez sur-tout, craignez de trop bien dire,
C'est un travers qu'il faut dissimuler.
Tel veut parler comme on devrait écrire ;
Et tel écrit comme on devrait parler.

Fayolle.

SOLEIL COUCHANT,

ROMANCE.

Soleil couchant, mieux que brillante aurore,
Du ménestrel inspire les chansons :
Rêves d'amour sont dans ses doux rayons,
Et vieux berger qui veut chanter encore,
Célèbre en son dernier chant
Soleil couchant.

Soleil couchant, charme du paysage,
Tes derniers feux vont dorer les créneaux
Où quelquefois, à travers les barreaux,
Jeune captive, à la fleur de son âge,
Suivit d'un œil languissant
Soleil couchant.

Soleil couchant, à ta clarté mouvante
L'Amour souvent alluma son flambeau;
Pour éviter quelqu'obstacle nouveau,
Plus d'une fois jeune et timide amante
Attendit en tressaillant
Soleil couchant.

Soleil couchant, aux lieux de notre enfance.
Tes beaux rayons nous sont encor plus chers:
Combien de fois, sur des bords étrangers,
Le prisonnier, en pensant à la France,
A contemplé tristement
Soleil couchant.

M. le Vicomte DE SULEAU.

L'APPARITION D'ADAMASTOR,

Traduction de Camoëns.

Loin des bords africains, et sous des cieux nouveaux,
Une mer inconnue entraînait nos vaisseaux.
Le cri des matelots, défiant les tempêtes,
Retentissait au loin : tout-à-coup sur nos têtes
Un nuage effrayant s'étendit ; la terreur
Décolore nos traits et glace notre cœur.
La mer au loin bouillonne, et l'onde mugissante
Brise sur les rochers sa fureur impuissante.
Dieu! m'écriai-je alors ; Dieu, qui nous vois trembler,
Quel terrible secret vas-tu nous dévoiler?
A peine j'achevais, ô prodige incroyable!
Nous vîmes tout-à-coup immense, épouvantable,
Un fantôme sortir du sein des vastes mers,
Se déployer au loin, s'alonger dans les airs ;
Ainsi Rhodes jadis étalait son colosse.
Dans chacun de ses traits, Dieu! quel orgueil féroce!
Je vois, je vois encor ses cheveux hérissés.
Caves, étincelans, sur la flotte abaissés,

Ses yeux lancent la flamme; et d'horribles nuages
Enveloppent son front où grondent les orages.
Sa bouche avec effort s'ouvre; nous frissonnons.
Arrachés de son sein en formidables sons,
Ces mots semblent sortir des plus profonds abymes:
« Tremble, peuple orgueilleux, et frémis de tes crimes
« Frémis en profanant mon empire sacré,
« Des plus hardis vaisseaux si long-temps ignoré;
« Frémis en soulevant d'une main téméraire
« Le voile qui me cache au reste de la terre.
« O race sacrilège! apprends de moi les maux,
« Apprends les maux affreux que te gardent ces flots.
« Tous ceux qui désormais, dédaignant mes menaces,
« Oseront parcourir la route que tu traces,
« Me trouveront ici, terrible, armé contre eux
« Des plus noirs tourbillons, des vents les plus fougueux,
« Une flotte bientôt, victime de ma rage,
« Réjouira mes yeux de son vaste naufrage.
« Un vainqueur de l'Indus et ses braves guerriers
« Doivent laisser ici leur vie et leurs lauriers.
« Les plus affreux tourmens sur ce bord redoutable
« Attendent un héros et sa compagne aimable.
« Je verrai de leurs feux les gages adorés,
« Nus, dépouillés, tremblans, par la faim dévorés,
« Expirer sous leurs yeux, et leur mère éperdue,
« Leur mère s'arrachant à cette horrible vue,

« Gémissante, foulant de ses pieds délicats
« Les sables embrasés de ces nouveaux climats,
« S'enfoncer dans les bois, de son époux suivie,
« Et finir dans ses bras sa déplorable vie. »
Ainsi parlait le spectre ; et moi, l'interrompant,
Quel es-tu? m'écriai-je. Il s'approche, il répand
Sur ses traits courroucés un feu sombre et terrible,
Pousse un bruyant soupir, et d'un ton plus horrible :
« D'un nouvel océan tu vois le souverain ;
« Respecte Adamastor, et connais son destin :
« Je fus l'un des Titans ; dans leurs vœux téméraires,
« Insensé ! j'imitai mes déplorables frères.
« Par nos bras menaçans, l'un sur l'autre entassés,
« En vain contre le ciel les monts furent dressés.
« Je vis rouler ces monts ; sous leur pesante masse
« Des Titans foudroyés s'ensevelit l'audace ;
« Et moi-même en rocher transformé par les dieux,
« Devenu ce grand cap, où des flots écumeux
« L'éternelle fureur à grand bruit se déchaîne,
« Je sers ici de borne à la terre africaine. »
Il dit, et dans les flots tout-à-coup replongé
Nous offre un vaste mont par les flots outragé.
Trois fois le feu du ciel en vient frapper la cime,
Et des mugissemens s'élèvent de l'abyme.

Pierre LECHARTREUX, *âgé de* 19 *ans.*

IMITATION D'HORACE,

Par le Chevalier de Boufflers.

Le bonheur est par-tout; avec son héritage
Le riche ne l'a point reçu;
Dans l'ame tranquille du sage
Il réside avec la vertu.
L'homme vraiment heureux pourra l'être sans cesse;
Au caprice du sort il conforme son goût;
Il souffre la misère, use de la richesse,
Et sait autant jouir que se passer de tout.
Il craint moins la mort que le crime;
Il aime sa patrie, il chérit ses amis;
Et s'il leur faut une victime
Le sacrifice est prêt, la gloire en est le prix.

BANQUET DANS LE PALAIS D'ATLANDE,

TIRÉ DES SARRAZINS EN FRANCE,

POËME.

POUR son amant toujours plus enflammée,
Toujours plus tendre et toujours plus aimée,
En ces palais, en ces rians jardins,
La nuit, le jour, la belle enchanteresse
Fait succéder les festins aux festins,
Les jeux aux jeux, et l'ivresse à l'ivresse.
En ce jour même à son heureux vainqueur
Elle apprêtait une fête nouvelle.
Déja sa cour se rassemble autour d'elle,
Et d'un repas la magique splendeur
Doit préluder à des scènes plus vives.
Combien de mets piquans, délicieux,
Flattent le goût, l'odorat et les yeux!
A les servir cent nymphes attentives,
Des vases d'or et des brillans cristaux
Font ruisseler les liqueurs à longs flots.

Le vin petille, et des coupes vermeilles,
En écumant, couvrè et blanchit les bords.
Le lait se mêle aux rayons des abeilles;
Et de l'automne, en de riches corbeilles,
Sont entassés les plus rares trésors.

La belle Atlande, au milieu des convives,
Donne l'exemple, et prodigue à Raldin
Des noms plus chers, des caresses plus vives;
Tous les desirs s'allument dans son sein.
En l'imitant, ses nymphes, plus hardies,
S'abandonnaient à leurs tendres penchans:
Les doux regards, les signes engageans,
Les mots furtifs, les bruyantes saillies,
Les ris badins, les soupirs de l'amour,
Sont envoyés, sont rendus tour-à-tour.

Mais tout-à-coup succède le silence.
Alors plus près Cloïs seule s'avance,
Cloïs la blonde, aux yeux bleus, languissans.
Le tendre Amour et l'embrase et l'inspire;
Aux sons divins, échappés de sa lyre,
Sa douce voix mariait ses accens:

Mortels, dans votre ame enflammée
Que l'Amour seul règne en vainqueur.

Hélas ! cette vaine fumée,
Que l'on appelle renommée,
Peut-elle satisfaire un cœur ?

Qu'êtes-vous, héros qu'on admire ?
Un amant vous surpasse tous.
Pour la beauté seule il soupire :
Une caresse, un doux sourire
Le rend plus fortuné que vous.

Aimez, lorsque tout vous convie
Au riant banquet des Amours ;
Aimez au printemps de la vie.
Hélas ! la vieillesse ennemie
Emporte bientôt les beaux jours.

LA GROTTE DES AMIS.

CALME heureux, plaisir solitaire,
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire!
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur,
Lorsqu'on y vit sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire,
Et des hauts tons de la grandeur!

GRESSET.

L'ATTENTE,

ROMANCE.

IL ne vient pas! et toujours je l'attends:
Ma voix l'appelle, et mon cœur le souhaite;
Le moindre bruit bouleverse mes sens;
Au moindre son, mon oreille inquiète
Croit, mais en vain, distinguer ses accens;
Et tous les soirs, en pleurant, je répète:
Il ne vient pas.

Sans l'espérer, je l'attends chaque soir,
Et chaque soir au lendemain j'aspire.
Que de momens écoulés sans le voir!
Que de momens écoulés sans le lire!
Je veux bannir un amour sans espoir:
Mais le pourrai-je? hélas! je le desire
Sans l'espérer.

Je le verrai demain peut-être enfin :
Ce doux espoir dans l'ivresse me plonge!
Que le temps pèse! il volera demain;
Mais jusque-là quel sombre ennui me ronge!
La nuit s'avance... hélas! jusqu'au matin
Dormons, dormons, puisque du moins en songe
Je le verrai.

DESCRIPTION

D'UN TREMBLEMENT DE TERRE

ET D'UNE ÉRUPTION.

. . . .
. . . .

Soudain le sol exhale un sourd mugissement,
Un vent froid frappe l'air par un long sifflement.
L'écho répond au loin à la voix du tonnerre;
La menace est au ciel, le trouble est sur la terre,
Du sein des flots s'élève une épaisse vapeur;
Le soleil obscurci fuit dans un jour trompeur;
Tout le peuple s'écrie : « Esprit de la tempête,
« Arrête, épargne-nous; nous célébrons ta fête. »
Mais en vain : des moissons les trésors renversés;
Des offrandes au loin les débris dispersés;
Les feux pâles, muets, qui sillonnent la nue,
Ont glacé les esprits d'une peur inconnue.

Tout-à-coup l'onde s'enfle, et le flot irrité
Par de nouveaux courans sur la terre est jeté :
Tantôt il porte au ciel ses vagues rassemblées,
Tantôt il les abyme en profondes vallées.
Le vautour des rochers et l'alcyon des mers
Remplissent l'air brûlant de sinistres concerts.
Les troupeaux éperdus désertent les campagnes,
Cherchent l'horreur des bois et les âpres montagnes.
Enfin l'île s'ébranle, et de prompts tremblemens
Semblent déraciner jusqu'à ses fondemens.
Trois fois le sol s'émeut : les flammes souterraines
A ce triple réveil soudain brisent leurs chaînes.
Les trombes de la mer et les feux des volcans
S'élancent vers le ciel, effroyables Titans,
Et le ciel, pour répondre à la mer, à la terre,
Lance aussi ses torrens et vomit le tonnerre.
Les monts sont déchirés, et leurs flancs entr'ouverts
Frappent l'éclat des cieux de la nuit des enfers.
Tout est flamme et torrent... Aux cimes des montagnes
Le taureau pousse en vain ses tremblantes compagnes :
Aquilon le poursuit aux plus rudes sommets,
Et d'un souffle mortel ébranlant les forêts,
Brise des noirs sapins les tiges tutélaires,
Des troupeaux éperdus abris héréditaires.
L'aigle résiste encore ; espérant tout du ciel.
Il presse avec fureur le rocher paternel,

Menaçant l'univers qui paraît se dissoudre...
L'oiseau de Jupiter est frappé de la foudre...
Les flots et les volcans, par un égal effort,
Semblent se disputer l'empire de la mort.
Le peuple survit seul, sans bien et sans patrie,
Et la prière meurt dans son ame flétrie...
La lave tout-à-coup, en deux torrens égaux,
Embrasse le rivage et se perd dans les flots.
Du rivage soudain s'échappe un sourd murmure,
Sombre adieu qui répond au deuil de la nature.
Tout le peuple, frappé de l'horreur de son sort,
Voit devant lui l'abyme, autour de lui la mort...

De Norvins.

L'IMAGE DE LA LUNE,

CONTE.

Dans l'auge de son puits Colas voyait la lune :
Ce phénomène est chose assez commune,
Mais c'était pour Colas un prodige nouveau.
Comme de la gober il se fait une fête !
Son cheval altéré boit dans l'auge ; avec l'eau
La lune disparaît. Le rustre, dans sa tête,
Dit : La lune est logée au ventre de ma bête ;
Il ne s'agit que de savoir
Comment je pourrai la ravoir.
Sa femme accourt : Eh ! vite, avant qu'il la digère,
Colas, il faut, dit-elle, éventrer l'animal.
Il approuva la conseillère,
Mais de lune il ne trouva guère,
Et pour toujours il perdit son cheval.

Par feu Bainville.

LE BOUTON DE ROSE N'EST PLUS!

JADIS des plus tendres attraits
Brillait joli bouton de rose,
Aimable fleur, à peine éclose,
C'était l'honneur de nos bosquets.

Son calice entr'ouvert à peine,
Emblême heureux de la pudeur.
Exhalait une douce odeur
Qui des fleurs décelait la reine.

Zéphyr dans ses bras la berçait,
Il l'aimait en amant sincère;
D'une aile folâtre, légère,
Tendrement il la caressait.

Elle devait, fidèle et sage,
Ne point chercher d'autres amours;
Elle n'eut vu que de beaux jours
Sans connaître les jours d'orage.

Mais un papillon indiscret,
Fier de l'or dont il étincelle,
Par ton, par caprice, auprès d'elle
Vint aussi faire le coquet.

Rival heureux, s'il faut l'en croire,
Il vient, il voit, il est vainqueur;
Et par-tout, médisant conteur,
Il va publier sa victoire.

Que devient le pauvre Zéphyr?...
En proie à sa peine mortelle,
Il abandonne l'infidèle;
Adieu bonheur! adieu plaisir!

Bientôt à son tour délaissée
L'ingrate a senti son erreur;
Elle regrette avec douleur
Sa pudeur, sa grace éclipsée.

Vain retour! regrets superflus!
Du plus bel attrait dépouillée,
Las! c'est une rose effeuillée;
Le bouton de rose n'est plus.

Camille de Rosamboy.

LA NAVIGATION.

Il fuit vers des rives lointaines
Le vaisseau qui porte Naïr.
Que seuls, sur les humides plaines,
Volent l'Amour et le Zéphyr.

Pressez-vous autour du navire,
Doux Alcyons, flots caressans.
Amphitrite, tu dois sourire
Au poids qui sillonne tes flancs.

Si Naïr sur l'onde folâtre
Repose tendrement ses yeux,
C'est alors que son sein d'albâtre
S'enfle en songeant à nos adieux.

Pour toi seule, sur le rivage
Au loin couronné d'arbres verts,
Que tous les chantres du bocage,
O Naïr, forment leurs concerts.

Bords charmans, frais bosquets, bois sombres,
Où règnent les Zéphyrs légers,
Qu'elle trouve enfin sous vos ombres
Un abri contre les dangers.

Mer, calme-toi : de mes alarmes
Abrége, abrége la moitié!
Jamais objet si plein de charmes
A tes flots ne fut confié.

Thétis, dans ses grottes profondes,
Plaît moins à Neptune enchanté :
L'Aurore qui rougit tes ondes
Est moins pure que sa beauté.

Telle on vit jadis Cythérée,
Sortant de l'écume des mers,
Monter sur sa conque azurée,
Et sillonner les flots amers.

A son aspect, les Néréides
Virent les Tritons amoureux,
Échappés de leurs bras humides,
Suspendre leurs ébats joyeux.

En vain la jalouse Napée
Les rappela par ses accens,

Leur troupe, d'une autre occupée,
Trompa ses charmes agaçans.

Ravis, dans l'extase nouvelle
Où tous leurs sens étaient plongés,
Leurs yeux suivirent l'immortelle
Sur les rivages ombragés.

Alexis DE SAINT-MICHEL.

MOT

DE LA GOUVERNANTE DE LA FONTAINE,

Mis en vers par un septuagénaire.

UN des plus beaux esprits de France,
Dévoré par la fièvre, était sans espérance.
— Courez au confesseur, ceci n'est point un jeu,
Dit quelqu'un à la ménagère.
— Pourquoi, répondit-elle, et qu'en a-t-il affaire?
A-t-il l'esprit d'offenser Dieu?
Vous le connaissez mal, tout autant que vous êtes;
Voilà vingt ans que je le sers;
Il est presque aussi simple, aussi sot que les bêtes
Qu'il a fait parler dans ses vers.
Tenez, lisez plutôt tout cet enfantillage:
Pourriez-vous croire, après cela,
Que Dieu puisse avoir le courage
De damner ce pauvre homme-là.

LE TOMBEAU D'HOMÈRE.

« Tous les cinq ans, les habitans d'Argos allaient « faire des libations sur le tombeau d'Homère, qui « était sur les rivages de l'île d'Ios. »

PAUSANIAS.

Le nid des alcyons, balancé sur les flots,
De l'époux d'Orythie annonçait le repos;
Et Flore, s'avançant sur les pas de Zéphire,
Dans l'Archipel des Grecs étendait son empire.

C'était alors le temps où les peuples d'Argos
Envoyaient une flotte aux rivages d'Ios.
Des guerriers, des vieillards, une aimable jeunesse,
Remplissaient ces vaisseaux que protégeait la Grèce.
Au nom de la cité du fier Agamemnon,
Près du tombeau sacré du chantre d'Ilion,
Ils allaient, par des jeux, honorer sa mémoire,
Et, sous le noir cyprès, chanter l'hymne de gloire.
Ios, tous les cinq ans, sur ses bords enchanteurs,
Voyait la même fête et les mêmes honneurs.

Déja, d'un pied léger, touchant ses beaux rivages,
Les vierges vont de fleurs dépouiller les bocages.
Bientôt vers le tombeau le chœur religieux
Dirige lentement ses pas silencieux;
Et, le front prosterné, la jeune canéphore
Fait voler vers le ciel les doux présens de Flore.
Trois fois de sons plaintifs le rivage a gémi;
Trois fois du peuplier le feuillage a frémi.
On invoque à grands cris les dieux des mânes sombres
Qui de fleuves brûlans environnent les ombres...
L'ombre du grand poëte a tressailli. Les airs
Semblent, pour l'accueillir, préparer des concerts.
Philomèle gémit dans la forêt prochaine;
L'abeille, en murmurant, s'échappe du vieux chêne;
Et le Pin sur le front des monts audacieux
Prolonge lentement des sons harmonieux.

« Le siècle qui finit au siècle qui commence
« Annonce les trésors de ton génie immense,
« Homère! et ton laurier pompeux et respecté
« Étend ses longs rameaux vers l'immortalité. »

Ainsi parle un vieillard, en posant la couronne
Où le laurier s'unit à la pâle anémone.
Soudain, le bouclier heurtant le bouclier,
La jeunesse d'Argos commence un jeu guerrier.
Le fer croise le fer. On croit encore entendre
Ces combats furieux qu'admirait le Scamandre,

Où les dieux succombaient, et dont le souvenir
Ira de siècle en siècle étonner l'avenir.

« Il est parmi les dieux le chantre de la gloire,
« S'écrie un jeune Grec aimé de la victoire,
« Et son chant, tour-à-tour impétueux et doux,
« Fait tressaillir Bellone et rend Phébus jaloux.
« Son vers guide au combat l'enfant de la patrie :
« En vain coulent les pleurs d'une épouse chérie :
« Il ne voit que la gloire ; et ses fiers ennemis
« Devant son fer sanglant baissent leurs fronts soumis.

« Le guerrier dont le bras s'arme contre ses frères,
« Qui livra son pays à des lois étrangères,
« Qui par de vils accens outragea la valeur,
« Lit Homère, rougit, et frémit de douleur.

» Heureux, trois fois heureux le guerrier dont la mère
« A pleuré le trépas, digne du chant d'Homère !
« Mourir pour la patrie est un sort glorieux.
« Mourir, chanté par lui, c'est être égal aux dieux.

On se tait : on répand sur la tombe muette
Et le vin de Naxos et le miel de l'Hymète ;
L'encens en tourbillons s'élève jusqu'au cieux ;
Et la rose s'étend en festons gracieux.
Mais, déja préludant sur la lyre sonore,
Pure comme le lis qu'un matin voit éclore,

Naïs chante ; elle peint Homère malheureux,
Laissé par les pêcheurs sur les rochers affreux ;
Elle chante l'aveugle, assis sur l'algue immonde,
Invoquant le trépas lorsqu'il charmait le monde.
Sa voix à la pitié vient d'ouvrir tous les sens,
Et, formant tout-à-coup de moins tristes accens :
« Les cygnes de Mélès au jour de ta naissance
« Restèrent attentifs dans un profond silence.
« Zéphyr dans les roseaux n'osa plus soupirer ;
« Et le flot sur le flot coula sans murmurer.
« Sous les rameaux fleuris, bercé par les Dryades,
« Tu reçus les baisers des plus fraîches Naïades ;
« Et le dieu du Ménale, attiré par ta voix,
« T'apporta les pipeaux dont il charmait les bois.

« Puissent, au point du jour, accourir sur ta tombe
« Et la tendre fauvette et la jeune colombe !
« Puissent les vents du soir, en glissant sur les mers,
« Faire entendre des sons aussi doux que tes vers ! »

Ainsi chante Naïs : sa lyre détendue
Au funèbre cyprès est soudain suspendue.
Les vieillards du départ annoncent le moment.
La solitude autour du sacré monument
Règne, et du vent d'Eurus les voiles agitées
Loin des plages d'Ios sont bientôt emportées.

J. P. Brès.

DÉBUT DU 7e CHANT

DU POEME INÉDIT DE MARMONTEL

SUR LA MUSIQUE.

Rappelez-vous Encelade et Typhée,
Ces fiers géans dont la rage étouffée
Ébranle encor les antres de l'Etna ;
Rappelez-vous leur bruyante escalade
Contre le dieu qui les extermina.
Eh bien! Typhée et l'énorme Encelade,
Pour entasser Ossa sur Pélion,
S'agitaient moins, dans leur rebellion,
Que, dans la guerre au bon goût déclarée,
Trigaud, Finon, et leur troupe effarée,
Pour entasser, non pas des monts altiers,
Mais les chiffons des plus vils gazetiers.
Dans les cafés à la hâte on publie
Que Piccini n'est qu'un chantre bouffon ;
Que l'Artaxerce et que le Démophon

Sont des pasquins sifflés en Italie,
Et que du chant qui nous est renvoyé
L'Italien est lui-même ennuyé ;
Que Gluck lui seul charme Venise et Rome,
Naple et Milan ; que c'est à qui l'aura ;
Et que Paris, possédant ce grand homme,
Veut qu'en despote il règne à l'opéra.
De Piccini j'ai tiré l'horoscope,
Disait Trigaud d'un petit air badin :
Gluck fait Roland, Piccini Rolandin.
Bonne épigramme ! au Courrier de l'Europe
En diligence il la faut envoyer,
La répéter ce soir dans le foyer ;
Dans les cafés demain la faire lire.
Le joli mot ! l'heureux trait de satire,
Disait Finon ! pour ce mot précieux
Je donnerais ce que j'ai fait de mieux :
Or, chacun sait que c'était beaucoup dire.
Ah ! si quelqu'un demain dans l'œil de bœuf,
Disait Trigaud, me rendait le service
De publier ce mot que je crois neuf,
Pour l'avoir dit, j'aurais un bénéfice.

ODE

A UN VAISSEAU.

Je vois, aux plaines de Neptune,
Un vaisseau brillant de beauté,
Qui, dans sa superbe fortune,
Va d'un pôle à l'autre porté.
De voiles au loin ondoyantes,
De banderoles éclatantes,
Il se couronne dans les airs;
Et seul sur l'humide domaine
Avec orgueil il se promène,
Et dit : Je suis le roi des mers.

Des lieux où l'onde sarmatique
Frappe des rivages glacés,
Aux lieux où le pied de l'Afrique
Repousse les flots courroucés,
Et des magnifiques contrées
Que nos pères ont ignorées,

Aux lointains et fertiles bords
Où la vieille nature étale
Avec sa pompe orientale
Toute sa gloire et ses trésors,

Il porte sa vaste espérance;
Héritier des peuples divers,
Il recueille en sa route immense
Les richesses de l'univers.
Il va chercher l'or au Potose,
Aux champs que l'Amazone arrose,
Et jusques au berceau du jour;
Et se pare au milieu de l'onde
Des riches tributs de Golconde,
Du Bengale et de Visapour.

Cependant la mer azurée,
Sans vagues et sans aquilons,
Réfléchit sa poupe dorée
Et l'éclat de ses pavillons;
Ses matelots, vêtus de soie,
Sous un ciel pur boivent la joie,
Et chantent leur prospérité;
Tandis que, renversant sa coupe,
Le vieux pilote sur la poupe
S'endort, plein de sécurité.

Il n'a pas lu dans les étoiles
Les malheurs qui vont avenir;
Il n'aperçoit pas que ses voiles
Ne savent plus quels airs tenir,
Que le ciel est devenu sombre,
Que des vents s'est accru le nombre,
Que la mer gronde sourdement,
Et que, messager de tempête,
L'alcyon passe sur sa tête
Avec un long gémissement.

Du milieu des plaines profondes
Un cri soudain s'est élancé :
Qu'est devenu le roi des ondes?
C'en est fait, l'orage a passé.
Les flots qui tremblaient sous un maître,
Au lieu qui l'a vu disparaître
Venant sans bruit se réunir,
Roulent avec indifférence,
Et de sa superbe existence
N'ont plus même le souvenir.

Pierre LEBRUN.

VERS

Tirés du poëme de *l'Incrédulité*, par M. Soumet.

Sainte Religion, viens, ma lyre t'appelle ;
Fais briller à nos yeux ta couronne immortelle :
Descends du haut des cieux, et telle qu'autrefois
Tu daignas visiter les pieuses retraites
De ces fils du désert, humbles anachorètes,
Brillante de splendeur, de gloire, de beauté,
Conduisant sur tes pas la douce Charité,
La Prière, l'Espoir, la céleste Clémence,
De la vie à venir épanchant l'urne immense,
Éclairant l'univers des feux de ton flambeau,
Et de l'éternité soulevant le rideau.
Viens, répands dans nos cœurs ta lumière féconde ;
Rends une ame à l'impie, et le bonheur au monde.

LE CHAPERON DE ROSES,

LAI DU TEMPS PASSÉ.

OUVREZ, ouvrez, beau châtelain!
Sous la tourelle
Le troubadour, son luth en main,
Gaîment appelle.
Il a, dit-il, mainte chanson
Quand il voyage,
Et de roses un chaperon
Pour la plus sage.

Le troubadour entre en chantant
Sans plus attendre;
Son air est vif, noble et galant,
Son regard tendre.
Gentil chanteur, que voulez-vous
Pour récompense?
Dames, un seul baiser bien doux;
Faites silence.

Tout en chantant refrains joyeux
    Faits pour sa mie,
Le troubadour cherchait des yeux
    La plus jolie.
Toutes étaient, en vérité,
    Faites pour plaire;
De toutes il est enchanté:
    Comment donc faire?

Si bien chanta le troubadour,
    Que chaque belle
A ses jolis propos d'amour
    Fut peu rebelle.
Il obtint le baiser promis,
    Mais le volage
Souriait en donnant le prix
    A la plus sage.

De Coupigny.

FRAGMENTS D'UN POEME INÉDIT.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE.

Quelle puissante main creusa ces noirs rivages
Dont les flancs déchirés vomissent les orages,
Vastes écueils, posant les limites des mers?
Là, Thulé se débat sous le deuil des hivers;
Là, sous d'affreux glaçons la nature enchaînée
Semble s'être elle-même à la mort condamnée.
Lieux désolés, maudits!... Là, des monts ébranlés
Les antres sont déserts, les échos sont troublés.
Là, pour accroître encor l'horreur qui l'environne,
Sous sa voûte de neige Hécla fume et bouillonne,
Et poursuit vainement, par d'éternels combats,
L'insensible rigueur des éternels frimas.
Inépuisables feux! le volcan se rallume :
De ses nouveaux brasiers coule un nouveau bitume;
Le flot brûle, s'éteint, s'arrête, se durcit;
De sa sombre couleur la glace se noircit,

Et, du torrent captif amoncelant les ondes,
Présente le chaos à l'effroi des deux mondes.
Autour règne Neptune; assis sur les rochers,
Il en défend l'approche aux plus hardis nochers,
Et ne laisse aborder que les glaçons arctiques,
Où voyage du nord les monstres faméliques.
On croit que Jupiter dans ces rochers lointains
A caché pour jamais le livre des destins,
Et les arrêts du sort et le secret des âges;
Ce trésor est gardé par le dieu des orages.
Nuit et jour le dieu veille : armé de son trident,
Il en frappe le flot, qui recule en grondant;
Et le front hérissé de vapeurs boréales,
Il les exhale au loin sur ces plages fatales.

Là, vivent des humains : ces enfans des hivers,
Là, dans l'exil natal terminent l'univers.
Innocens, de la vie ils ont tous les supplices;
Et s'ils sont criminels, les dieux sont leurs complices.

. . . .

. . . .

LE RENDEZ-VOUS AUX TUILERIES,

SONNET.

A S. A. R. MADAME,

DUCHESSE D'ANGOULÊME.

Muse, que fait, dis-moi, tout ce peuple idolâtre?
Pour qui ces nœuds, ces chants où la joie a des pleurs?
Femmes, enfans, vieillards, sur ce riant théâtre,
En respectant le lis, foulent toutes les fleurs.

On s'enlace, on s'entraîne : une troupe folâtre
Forme un enchaînement, doux emblême des cœurs.
Tout, dans les vêtemens, a l'éclat de l'albâtre :
On fête dans le lis la reine des couleurs.

Louis s'avance alors sans son royal cortège.
Baiser sa main auguste est un doux privilège;
Et popularisé, son triomphe est plus sûr.

Le Roi paraît : son cœur en ses regards s'épanche.
Enfin, la beauté même a la cocarde blanche;
Présage du bonheur, le ciel seul est d'azur.

Fayolle.

L'EXIL DE L'AMOUR,

CANTATE,

DÉDIÉE A MADAME DENISE G***.

DANS cette île déserte où jadis Philoctète
Connut le long exil et le poids des douleurs,
Les nymphes de Junon, fières de leur conquête,
Avaient conduit l'Amour, pour punir ses fureurs.
Il était nu, privé de ses armes brillantes,
Au pied de ces rochers de glaçons couronnés;
Et les longs hurlemens de lionnes sanglantes
Seuls faisaient retentir ces lieux abandonnés.

Alors, semblable au daim timide
Que l'avide chasseur dans ses rets a surpris,
L'Amour plaintif fait voir son œil humide
De ces pleurs, quelquefois plus doux que son souris:

« Pour punir un enfant, si vous trouvez des charmes
« A préparer un supplice nouveau,

« Nymphes, pour essuyer ses larmes,
« Laissez-lui du moins son bandeau.
« Quoi ! le fils de Vénus dans la neige éternelle
« Demeure nud, et trouve son tombeau !
« Ah ! contre la saison cruelle,
« Qu'il ait le feu de son flambeau.

« Nymphes, entendez-vous la lionne en furie?
« Elle rugit en quittant les forêts.
« Pour défendre ma triste vie,
« Laissez-moi quelqu'un de mes traits. »

Les nymphes de Junon exaucent sa prière.
Qui peut voir sans danger les larmes de l'Amour?
Elles lui rendent tour-à-tour
Le funeste bandeau, la flèche meurtrière,
Et la flambeau rempli de poison et de feu...

Vierges, que faites-vous? vous cédez à ce dieu
Tout ce qui le rend redoutable.
Tremblez ; il vient d'armer son arc impitoyable,.
Et le trait en courroux vole, et vient vous frapper.
Votre captif sous ses traits vous accable :
En vain à sa fureur vous voulez échapper.

Comme un troupeau timide,
Dans votre nef rapide

Vous fuyez, mais en vain.
Le dieu, plus intrépide,
Vous suit, et le perfide
Prend le timon en main.
Il devient votre guide;
Et sur la plaine humide
La nef glisse soudain.

Nymphes, rassurez-vous. Zéphyr règne sur l'onde.
Pour vous voir, les tritons s'élèvent sur les flots.
D'accord avec Thétis, Neptune vous seconde,
Et l'Amour vous conduit aux rives de Paphos.

Voyez de loin ces ombrages,
Voyez ces autels nombreux;
C'est là que viennent les sages
Apprendre l'art d'être heureux.

A vos haines dangereuses
L'Amour ne veut plus songer;
C'est en vous rendant heureuses
Que son cœur sait se venger.

J. P. Brès.

LES FLEURS.

Fleurs charmantes, par vous la nature est plus belle :
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour modèle ;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permet de parer la victoire ;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur :
L'autel même où de Dieu repose la grandeur
Se parfume, au printemps, de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.

M. Delille.

ÉPITRE

A MONSIEUR A.-B. ROUX, D'AIX.

Au plus sémillant des Français,
A l'apôtre de l'inconstance,
Au Grétry de notre Provence,
Sagesse, plaisir et succès.
Au fond de son triste ermitage,
Un cénobite de vingt ans,
Pour vous rappeler vos sermens,
Accorde sa lyre sauvage.
Ingrat! ne vous souvient-il plus
Qu'en un coin obscur de la terre
Il existe un pauvre reclus
Auquel vous promîtes naguère
De consacrer quelques instans,
Lorsqu'aux approches de l'automne
De Thémis les graves enfans
Vont oublier près de Pomone
Et leurs procès et leurs cliens?

Que vous trompiez votre maîtresse
Vingt fois par jour, à vous permis ;
Mais on doit tenir la promesse
Que l'on a faite à ses amis.
Je suis un des vôtres, sans doute ;
Venez donc combler mes desirs.
Puisse de nos futurs plaisirs
Le détail charmer votre route!

Le matin le sac sur le dos,
Et ma Minerve pour compagne,
Au peuple ailé de la campagne
Nous irons livrer mille assauts.
A la déesse de la chasse
Succède le dieu des festins ;
Un bon repas que de ses mains
Mon Aglaé sert avec grace,
Et nous restaure et nous délasse.

L'après midi, lorsque Phébus
Embrase le sein de Cybèle,
A l'ombre de myrtes touffus
Nous suivons le chantre d'Estelle ;
Ou plutôt, charmant troubadour,
Vous me répétez sur la lyre
Ces airs que vous dicta l'amour,
Où l'on croit que l'amour soupire.

Le jour s'enfuit, et dans l'étang
Qui borne mon humble héritage
Nous nous baignons jusqu'à l'instant
Où l'on se rassemble au village.
Là, nous trouvons près d'un tapis
Tous les notables du pays.
Du logis, où règne l'aisance,
Sans affecter un froid bon ton,
La maîtresse vers nous s'avance :
Elle nous propose un boston
Où, sans tirer à conséquencc,
On joûra deux liards le jeton.
Puis on jase, on soupe à merveille ;
Puis on se quitte avec regret ;
Et ce qu'on avait fait la veille,
Le lendemain on le refait.
Gâté par le séjour des villes,
Si ces plaisirs simples, tranquilles,
N'ont rien qui puisse vous tenter,
Partisan des fables antiques,
Nous saurons l'art de contenter
Vos chimères mythologiques.

Non loin de mes rustiques toits,
S'élève une double colline,
Qu'on eût consacrée autrefois

Aux neuf filles de Mnémosine.
Dans le vallon, près du coteau,
On voit couler une fontaine,
Ou, pour mieux dire, un clair ruisseau,
Dont nous ferons notre hypocrène.
Je n'y boirai pas cependant;
Car si Midas, selon la fable,
Dans le Pactole se baignant,
Lui donna le rare talent
De changer en or un vil sable;
Un docteur qui naguère a cru
Devoir analyser cette onde,
En la goûtant aurait bien pu
Lui communiquer la vertu
De m'envoyer dans l'autre monde.

Peuplons maintenant le vallon.
D'après les païens, nos modèles,
Il nous y faut un Apollon,
Un Pégase et neuf jouvencelles.
Pour celles-ci, dans le canton
Je ferai chercher neuf pucelles:
Peut-être les trouvera-t-on.
Mon coursier, jeune, ardent et leste,
Pour servir la troupe céleste,
De Pégase prendra le nom;

Reste le maître du Parnasse :
Votre air, vos talens, votre voix,
La lyre, amante de vos doigts,
Vous désignent pour cette place.

Là-dessus, je vous dis adieu.
Venez prendre le diadême.
Tout vous desire dans ce lieu :
Notre Parnasse attend son dieu,
Mon cœur attend celui qu'il aime.

Victor AUGIER.

ENVOI D'UN BOUQUET

A MADAME CH......

Gentil bouquet, aimables fleurs,
Des tendres sentimens interprètes flatteurs,
A la beauté que mon cœur a choisie
Allez porter ce tribut de mon cœur.
Son nom ?... c'est à la plus jolie !
Ce mot suffit, sans autre indicateur.
Vous la reconnaîtrez bientôt, je le parie ;
D'ailleurs par son éclat, sa brillante fraîcheur,
Par le doux incarnat dont l'heureuse nuance
Colore de son teint la suave blancheur,
Avec plus d'une aimable fleur
Elle a maint trait de ressemblance,
Et de la rose on la croirait la sœur.

Si cette belle accueillait votre hommage,
Si, devinant l'auteur d'un tel message,
Elle sourit, et vous voit sans courroux,

Enfin si, succombant au destin le plus doux,
Sur son beau sein votre tige affaiblie
Retombe, et là, semble exhaler la vie,
Qu'est-il besoin d'autres honneurs?
Heureux bouquet, heureuses fleurs,
Ah! l'univers doit vous porter envie.

Camille de Rosamboy.

RONDE DES ROSIÈRES.

De ce village
Tous les garçons
M'offr'leur hommage,
Mais j'leur réponds:
Sans être fière
J'fuis les amours;
Je suis rosière,
C'est pour toujours.

Un jour seulette,
Au bois j'allais;

Colin, qui m'guette,
M'y suit de près.
Sans être fière,
J'fuis les amours;
Je suis rosière,
C'est pour toujours.

V'là que j'm'échappe
Dans les taillis;
Colin m'rattrape,
Mais je lui dis:
Sans être fière
J'fuis les amours;
Je suis rosière,
C'est pour toujours.

A UNE COQUETTE.

Il est donc vrai, fière Aglaure,
Vous trompez un tendre amant;
Quoi? déja votre cœur ment!
Vous êtes si jeune encore!

A voir votre air doux et fin,
Agaçant, quoique timide,
J'ignorais qu'il fût perfide,
Je ne l'ai cru que malin.

Mais j'apprends à vous connaître;
Ce regard n'est point naïf;
Votre orgueil veut un captif,
Et craint de trouver un maître.

Comptant sur le frêle atour
D'un éclat qui vous abuse,
Vous espérez par la ruse
Triompher, même en amour.

Détrompez-vous : la coquette
De la mode a tous les traits ;
Le jour qui voit son succès
Éclaire aussi sa défaite.

L'amour-propre est ce miroir
Dans lequel l'oiseau s'admire ;
Qui pour le prendre l'attire,
Et qu'un piége fait mouvoir.

Tel est le cœur hypocrite,
S'affublant d'un masque doux :
Chacun tombe à ses genoux ;
Démasqué, chacun l'évite.

Dans son cours dévastateur,
Le temps détruit toutes choses,
Mais d'abord fane les roses
Dont la feuille est sans odeur.

Redoutez la ressemblance,
Tremblez, Aglaure ! ce temps,
Sur vos attraits pâlissans,
Imprimera ma vengeance...

Étrangère à tout desir,
Libre enfin dans sa pensée,

Mon ame moins oppressée
Doucement va s'endormir.

Ma mémoire sur la vôtre
Tire un voile pour jamais;
Je vous verrai sans regrets
Vivre dans les bras d'une autre

Guéri d'un fatal amour,
Je vais, maîtresse volage,
Anéantir ton image,
Et t'oublier sans retour!...

Mais, crois-moi; tes artifices
Recevront leur châtiment;
Tôt ou tard d'un faux amant
Tu subiras les caprices.

Victime des trahisons,
De quelqu'infidèle éprise,
Au piége tu seras prise...
C'est le sort des papillons.

P. Sylvain Blot.

LE BAISER FUGITIF.

Si je te dis : un baiser... belle enfant!
Tes lèvres vont presser mes lèvres amoureuses;
Mais mon bonheur fuit à l'instant :
De ces lèvres voluptueuses
A peine ai-je goûté le nectar enivrant,
Ta bouche se dérobe à mon ame ravie...
Est-ce là donner un baiser?
Tu ris de mes desirs, agaçante Émilie,
Et, bien loin de les apaiser,
D'un tel baiser la douceur fugitive
Ajoute le regret à l'ardeur la plus vive.

Camille de Rosamboy.

ODE XXXI DU LIVRE I D'HORACE,

Traduit par DE WAILLY.

A APOLLON.

Quels vœux mêle un poëte à son premier hommage,
Le jour auguste et solennel
Où du fils de Latone il consacre l'image,
Et des flots d'un vin pur arrose son autel?

Il ne convoite pas les campagnes fécondes
Que le silencieux Liris
Creuse insensiblement de ses tranquilles ondes,
Ni les épis nombreux que l'Afrique a mûris.

De l'ardente Calabre un nourrisson du Pinde
N'envia jamais les troupeaux;
Il laisse et son ivoire et ses métaux à l'Inde,
A Calès les raisins qui parent ses coteaux.

Recueillant le tribut des plus nobles vendanges,
Que le marchand boive dans l'or
Le nectar dont bientôt, par de nouveaux échanges,
Ses tonneaux épuisés vont se remplir encor.

Que, protégés du ciel dans leur course rapide,
Trois fois l'an ses heureux vaisseaux
S'élancent par-delà les colonnes d'Alcide,
Et de la mer d'Atlas osent franchir les eaux.

Que me font les trésors d'une rive étrangère?
Mon jardin ne m'offre-t-il pas
La tendre chicorée et la mauve légère,
Et le fruit savoureux de l'arbre de Pallas?

Donne-moi, dieu puissant, la santé, la sagesse;
Et que, fidèle à tes leçons,
Pour jeter quelque éclat sur ma longue vieillesse,
Ma lyre sous mes doigts rende encore des sons!

LE RETARD.

— Dérobons-nous
Aux yeux jaloux ;
Il est nuit close,
Sous les verroux
Chacun repose :
Marchons tout bas,
Pressons le pas,
Petite rose
M'attend là-bas... —

Mais l'heure sonne...
Qu'entend-il ? las !
Le pauvre Hylas !
Son cœur frissonne,
Il est trop tard !

Le trait rapide,
Le faon timide,
Moins vite part.

Pour sa maîtresse
Il soupirait,
Et répétait,
Plein de tristesse,
« Fatal retard!
« Il est trop tard!... »

— Rose, demeure,
N'ai qu'un vouloir,
C'est de te voir;
Me voici... L'heure
Va mal ce soir;
Je suis fidèle,
Attends encor... —

Et de plus belle
Il prend l'essor :

Dans le feuillage,
Sur son passage,
Le tendre Amour
Riait du tour :
— Pauvre imbécille,
Lui dit soudain
L'enfant malin,
Sois donc tranquille.

Ils sont trop doux
Les rendez-vous
Sur la fougère ;
Rose attendra,
Pas s'en ira
Sans rien y faire. —

Bien il parlait :
Le cœur battait
A la bergère ;
Nuit qui fuyait
La désolait :
Hylas arrive,
Amour suivait,
Pudeur s'esquive,
Tout disparaît...

P.-Sylvain Blot.

A MESDEMOISELLES F......

Qui engageaient l'auteur à convertir un jeune Juif qu'il a chez lui.

De mon petit Israélite
Quand chacune de vous m'invite
A hâter la conversion,
En acceptant la mission
Je craindrais pour la réussite
D'une prompte abjuration;
Vous le convertiriez plus vite,
Et d'une aussi bonne action
Je veux vous laisser le mérite.
Sans aucune ostentation,
Pratiquant la dévotion,
Vous saurez beaucoup mieux qu'un autre,
En faire un jour un bon apôtre,
Et de notre religion
Un ami sincère, fidèle,
Pour elle animé d'un saint zèle,
Et digne enfin de ses bienfaits.
Heureux s'il vous prenait jamais,
Trop aimable sœur, pour modèle!

ODE XVI DU LIVRE II D'HORACE,

Traduit par DE WAILLY.

A GROSPHUS.

SURPRIS par la tempête au vaste sein des flots,
Quand des nuits la pâle courrière
Se cache aux yeux des matelots,
Et que les feux du ciel ont voilé leur lumière,
Le nautonier tremblant invoque le repos.

C'est le repos qu'appelle et la guerrière Thrace
Et le Mède au brillant carquois;
Le repos que poursuit le Dace,
Qu'en vain de tout leur or voudraient payer les rois,
Que les rubis, la pourpre, aucun bien ne remplace.

Non, Grosphus, non jamais les faisceaux du licteur,
Et tout l'éclat de la richesse,

N'ont éloigné l'essaim rongeur
Des soucis dévorans qui voltigent sans cesse
Sous les lambris dorés, séjour de la grandeur.

Celui qui voit briller, parmi la simple argile,
La salière de ses aïeux,
De peu vit heureux et tranquille;
La peur, les vils desirs, les soins ambitieux,
Respectent le sommeil dans son modeste asile.

Pourquoi, faibles jouets de l'avare destin,
Lancer notre courte existence
Dans un avenir incertain?
Pourquoi fuir son pays? fuit-on sa conscience
Sous un ciel étranger, dans un exil lointain?

Des chagrins, des remords le cortége livide
Franchit les déserts, fend les eaux.
Par-tout il nous suit, il nous guide;
Monte les prompts coursiers, les agiles vaisseaux.
Le cerf est moins léger, le vent est moins rapide.

La fortune aujourd'hui nous traite avec faveur;
Fuyons la triste prévoyance.
Du sort corrigeons la rigueur

Par l'aimable gaîté, fille de l'espérance.
Quel mortel, sans mélange, a connu le bonheur?

A la fleur de ses ans la Parque enlève Achille;
    Sa gloire ne saurait périr.
    Traînant sa vieillesse inutile,
Tithon meurt tous les jours, et le ciel va m'offrir
Le bienfait qu'il refuse à ton encens stérile.

Je vois en tes enclos cent génisses bondir;
    Prêts à s'élancer dans l'arène
    J'entends tes fiers coursiers hennir;
Et l'or sur tes manteaux s'entrelace à la laine
Qui se plongea deux fois dans la pourpre de Tyr.

Pour moi, qui vis content d'un enclos solitaire,
    Présent de la bonté des dieux,
    Et d'une étincelle légère
De ce feu qui des Grecs animait les aïeux;
Je méprise l'envie et les traits du vulgaire.

A MADAME C. DE W.........

Non, non, madame, en vérité,
Je ne voudrais souvent vous voir et vous entendre;
Excusez ma sincérité,
Un tel aveu sans doute a de quoi vous surprendre.
C'est en vain qu'enivrés du plaisir de vous voir
Mille amants de vos yeux proclament le pouvoir,
A leurs charmes vainqueurs comment ne pas se rendre?
Quel cœur n'est blessé de leurs traits?
Tout plaît en vous, j'en conviens; mais
Je ne voudrais souvent vous voir et vous entendre;
Non, non, madame, en vérité.

Je l'avoûrai, j'aime ma liberté;
Long-temps soldat et tributaire
Du petit prince de Paphos,
Je ne veux plus sous ses drapeaux
Servir qu'en simple volontaire.

Or, près de vous, un mot, un regard, un souris,
Dans les phalanges de Cypris
Me rangerait de plus belle.
Peut-on long-temps être rebelle
A ce son de voix si touchant,
A ce langage aimable et séduisant,
Tout petillant d'esprit et de finesse,
Dont la raison, le goût assaisonnent sans cesse
L'apparente frivolité?
Tout sied, dit-on, à la beauté.
Ainsi, soit que Zéphire au gré de son haleine
De vos cheveux fasse flotter l'ébène,
Soit qu'unissant la grace avec la majesté,
Orgueilleuse parure, une plume ondoyante
Vienne ombrager votre front radieux,
Ou soit enfin qu'un tissu précieux
En turban façonné de sa forme élégante
Vous prête encor la grace étrangère et piquante,
Vous ravissez et le cœur et les yeux.
Dirai-je aussi ces bras voluptueux
Qui semblent faits pour enlacer les dieux?
Peindrai-je encor cette taille charmante
Dont Vénus même envîrait les contours,
De ce col arrondi la blancheur attirante,
Ce sein moulé par les Amours?

Dirai-je... ah ! finissons, un doux charme m'entraîne ;
A ce tableau je m'arrache avec peine :
Je sens déja dans mon cœur agité
Je ne sais quoi d'inquiet et de tendre...
Je ne voudrais souvent vous voir et vous entendre ;
Non, non, madame, en vérité.

Camille DE ROSAMBOY.

ADIEUX

DU CHATELAIN DE COUCY

A LA DAME DE FAYEL,

ROMANCE.

Las! j'étais en si doux servage,
Pourquoi faut-il m'en départir?
Je vais sur un lointain rivage
Vaincre l'infidèle ou mourir :
Vous avez mon cœur et ma foi,
Noble dame, pensez à moi!

Absent des lieux qui m'ont vu naître,
De vous, de tout ce que j'aimais,
Je languirai seul, et peut-être
Je ne vous reverrai jamais :
Mon cœur vous reste avec ma foi,
Noble dame, pensez à moi!

Ainsi chantait près de sa belle
Le beau châtelain de Coucy.
Le cœur navré, bientôt loin d'elle,
Et d'amour réclamant merci,
Il répétait en triste émoi :
Noble dame, pensez à moi!

De Coupigny.

A UNE FEUILLE DE ROSE,

APRÈS UN ORAGE,

ÉLÉGIE.

Ou voles-tu, feuille éphémère
De la plus aimable des fleurs?
Dans ma retraite solitaire
Viens-tu distraire mes douleurs?

Viens-tu, par les vents emportée,
Implorer ici le repos?
Ah! vois-y mon ame agitée
Comme la nef au sein des flots,

Ici, vainement je réclame
Le calme, doux trésor des cœurs;
Ici, l'amour èst pour mon ame
Ce que la tempête est aux fleurs.

Cherche, cherche plutôt l'asile
Où l'amour encore inconnu
Laisse un sommeil doux et facile
A la vierge au cœur ingénu.

Sur son sein, lorsqu'elle repose,
Fais-toi guider par le zéphyr.
Aimable feuille de la rose,
Va, c'est là que tu dois mourir.

J.-P. Brès.

LE PALAIS DE L'ILLUSION.

En des climats sans nom, sur des mers inconnues,
Plane un vaste palais, balancé dans les nues.
L'Illusion y règne, et voit tous les mortels
D'un immortel encens parfumer ses autels.
Les flatteuses Erreurs, les séduisans Mensonges
Bercés légèrement sur les ailes des Songes,
D'un vol officieux, et la nuit et le jour,
Transportent les humains dans ce riant séjour.
Le malheureux y vole, et déja l'Infortune
A caché loin de lui sa présence importune.
Le triple essaim des Jeux, des Plaisirs et des Ris
En bannit les Chagrins, les Pleurs et les Soucis.
Impatient, vainqueur d'un immense intervalle,
J'entre en fendant les flots d'une foule rivale.
Que vois-je? non; d'Argus les innombrables yeux
N'auraient pu lui suffire à contempler ces lieux :
Non jamais tout un lustre, écoulé dans les veilles,
Ne pourrait dignement chanter tant de merveilles.
Ce palais, rendez-vous de ce vaste univers,

Offre un peuple formé de cent peuples divers,
Où roulent confondus les sexes et les âges,
Et le riche et le pauvre, et les fous et les sages.
Sans admirer ni l'or brillant de toutes parts,
Ni ces riches lambris décorés par les arts,
Tous, d'un desir égal, d'une égale vitesse,
Volent au sanctuaire, où l'aimable déesse,
Sous un dais nuancé des plus vives couleurs,
Repose, mollement assise sur des fleurs.
Le peuple vers son trône en tumulte s'élance;
Il la voit, et soudain règne un profond silence.

THÉVENEAU.

LE PORTRAIT.

Philippe, marquis de Cardonne, issu d'une illustre famille vénitienne, quitta sa patrie vers l'an 1501, par suite des démêlés qu'il avait eus avec le doge : il vint s'établir en France, où son fils Raymond, unique héritier de ses titres et de cinq cent mille livres de rente, reçut une brillante éducation. Né avec de l'esprit naturel et le goût de l'étude, le jeune marquis de Cardonne répondit aux soins que prirent de lui des maîtres distingués. A seize ans il montait très bien à cheval, dansait à merveille, jouait agréablement de la guitare, et parlait facilement plusieurs langues. Il avait en outre des notions générales sur les sciences exactes, savait l'histoire et la géographie des peuples divers, connaissait parfaitement la littérature italienne et française, et tournait avec grace un couplet, talent aussi

rare en ce siècle, qu'il est devenu commun dans le nôtre.

L'avènement de François Ier au trône de France donna lieu à de superbes fêtes : on célébra des jeux, des bals, des tournois. A cette époque, Raymond, âgé de dix-huit ans, venait d'être présenté a la Cour; il y parut avec éclat, et ne se fit pas moins remarquer par sa noble figure, par sa taille majestueuse, par le charme de ses discours, que par la magnificence de ses habits et de ses équipages. Vainqueur de ses rivaux dans un tournoi (Bayard n'était pas entré dans la lice), Raymond reçut à genoux, de la reine Marguerite, le prix de son adresse et de sa vaillance. Ce prix se composait d'une longue chaîne d'or, ornée de perles et de rubis, à laquelle se trouvait attaché le portrait de la reine, et l'on crut apercevoir que cette princesse, en passant la chaîne au cou du jeune Raymond, lui adressa un tendre regard. Il n'en fallut pas davantage pour que l'assemblée entière admirât dans Raymond le chevalier le plus accompli du monde; mais, élevé par un précepteur qui avait nourri dans son ame les saintes

maximes de la religion, unique amour de sa mère, et seulement occupé d'essuyer les pleurs qu'elle versait depuis dix mois sur la mort de son époux, Raymond ne vit dans le regard de la belle Marguerite, et dans les éloges des dames de la Cour, que de simples marques de bienveillance; et, dès qu'il le put, sans blesser la politesse, il s'échappa de la fête pour aller faire hommage de son succès à la marquise.

Néanmoins M. de Cardonne ne pouvait être long-temps à la Cour de François Ier, et ne pas perdre un peu de la rigidité de ses principes. On avait soutenu tant de thèses galantes en sa présence, sans qu'il se mêlât à la conversation; on avait tant de fois répété que l'amour était l'unique source de l'héroïsme, sans qu'il en convînt, qu'on commençait à douter de son esprit, et même de son courage, lorsque le sourire caressant de la jeune duchesse de Montfort adoucit sa sévérité et triompha de ses scrupules. Il aima d'un amour sincère, et fut trompé; il en arrive souvent ainsi. Raymond ignorait encore comment on se console d'un semblable malheur; il appela son heureux rival en duel, et reçut deux

blessures ; mais, continuant avec plus de fureur le combat, il terrassa son adversaire, le désarma, et lui fit grace de la vie. On exalta la valeur et la générosité de Raymond. Vingt femmes parées d'attraits, que relevait encore la fraîcheur de la jeunesse, lui envoyèrent des lettres charmantes, où elles peignaient le chagrin qu'elles éprouvaient de son accident, et le plaisir qu'elles goûtaient de sa victoire.

Aussitôt que son médecin lui permit de sortir, Raymond alla rendre ses devoirs aux dames qui lui avaient témoigné tant d'intérêt. Une d'elles l'entretint d'une façon si aimable et si touchante sur l'infidélité dont il était victime, que, vivement touché de son langage et des regards qui l'accompagnaient, il se crut amoureux d'elle, et ne tarda point à le dire : il n'acheta son bonheur qu'au prix d'un seul jour d'attente, et se réveilla le lendemain également honteux et surpris de ne plus aimer sa maîtresse ; novice dans l'art de feindre, Raymond fut aisément deviné par cette femme, qui s'abandonna aux fureurs d'un amour outragé. M. de Cardonne l'apaisa par des égards, par des caresses, par la promesse même d'un

attachement éternel. Enfin ses liens lui devenant insupportables, il les rompit tout-à-fait. Sa maîtresse lui écrivit une lettre remplie de tendresse, de jalousie, de reproches, puis elle avala une forte dose d'opium pour ne pas survivre à la perfidie de son amant. On lui administra à temps du contre-poison; elle ne mourut donc pas, ce qui la désespéra; mais deux ou trois semaines après cet événement, on eut des motifs de soupçonner qu'elle était fort aise d'avoir échoué dans son héroïque projet. Comment ne pas desirer la conquête d'un homme qui a jeté son rival sur le carreau, d'un homme pour qui une femme s'est empoisonnée!! Ces deux aventures devaient suffire pour mettre Raymond à la mode. Aussi toutes les têtes tournèrent pour lui. Il apprit que dans le code des amans d'une certaine classe, le mot amour est le synonyme du mot plaisir; il eut grand soin de se conduire en conséquence, et de ne plus se fâcher sérieusement d'une infidélité. Il s'arrangea pour que les siennes ne provoquassent plus de scénes tragiques, et se plaça au premier rang parmi les hommes à bonnes fortunes, sans pourtant cesser

d'être ce qu'on appelle un honnête homme. Cépendant le marquis entrait dans sa vingt-sixième année; sa mère le pressait de se marier; il chérissait l'indépendance, mais il chérissait encore plus sa mère; elle souhaitait ardemment qu'il donnât un héritier à son antique famille, dont il était le dernier rejeton. Il consentit à recevoir la main d'Éléonore de Hauterive, qui, jeune, belle, riche, et d'une naissance distinguée, joignait à ces avantages les qualités inappréciables du cœur et de l'esprit.

Nul homme ne possédait le talent de plaire à un degré plus éminent que M. de Cardonne. La mobilité de son imagination le rendait tour-à-tour sérieux, enjoué, tendre, galant. Comme il s'était exercé sur tous les sujets, son entretien plaisait également au guerrier, au magistrat, au courtisan, au diplomate, au littérateur, aux femmes sensées, comme aux coquettes. Ajoutez à cela de la bravoure, des graces, une belle figure, de l'instruction, des talens agréables, de grandes richesses qui servent à faire valoir tout le reste, et l'on ne s'étonnera pas que Raymond fût l'idole d'un sexe qui veut principalement

pouvoir s'enorgueillir de ce qu'il aime. Le marquis d'ailleurs savait tellement prendre tous les tons, qu'une femme, en lui demeurant fidèle, goûtait à chaque heure les plaisirs du changement. Éléonore, enivrée de son époux, cherchait à fixer son amour par mille soins flatteurs, à épier ses desirs, et ne manquait jamais de les satisfaire. M. de Cardonne, touché des douces prévenances de son aimable et vertueuse compagne, la comblait de tendresse; et quand elle lui eut donné un fils, il la préféra dans son cœur à toutes les autres femmes. Mais, soit inclination, soit amour-propre, soit respect pour les usages de son siécle, soit reconnaissance pour les beautés séduisantes qui briguaient son hommage, il ne laissa à aucune d'elles le droit de penser que l'hymen l'eût enlevé à l'amour.

Il est rare qu'une passion exclusive n'engendre pas un peu de jalousie. Certaine qu'elle avait des rivales, Éléonore se plaignit et versa des larmes; le marquis, ému de la douleur de sa femme, qui était près de devenir une seconde fois mère, lui jura de ne plus vivre que pour elle; il le jura de bonne foi : l'habitude l'emporta sur son

serment. Éléonore, à qui l'expérience apprit que son époux était incorrigible, et que les reproches qu'elle lui faisait ne servaient qu'à apporter de la gêne dans leur intimité, s'affligea peut-être en secret, mais ne se plaignit plus; au contraire, elle paraissait toujours gaie et contente aux yeux de son époux; il trouva donc chaque jour plus d'agrémens dans sa société, et l'on doit à la justice de faire observer que jamais il ne prodiguait plus d'attentions à sa femme que lorsqu'il s'était rendu coupable envers elle. Madame de Cardonne, heureuse du moins de tous les sentimens les plus doux après l'amour, s'accoutuma à n'exiger de Raymond que ce qu'il pouvait lui accorder; et si elle pensait avec tristesse à son humeur légère, elle redisait avec une sorte d'orgueil, en récapitulant les rares qualités de son époux : Il faut bien avoir un défaut.

M. de Cardonne avait servi sous les drapeaux de François Ier, et s'était couvert de gloire à ses côtés lors de la bataille de Pavie, que ce grand monarque soutint avec plus de vaillance que de bonheur. Dans cette journée, trop funeste aux

Français, périt le baron de Martigues. A son dernier soupir, il appela Raymond pour lui recommander de servir de protecteur à sa femme Euphrosine, que sa mort allait réduire à l'indigence.

Exact à remplir la promesse qu'il avait faite à son infortuné compagnon d'armes, M. de Cardonne pria la marquise d'aller offrir des consolations et des secours à madame de Martigues. Éléonore s'acquitta de ce pieux devoir avec autant de délicatesse que de bonté; ensuite elle sollicita et obtint de la reine mère, régente du royaume, une pension pour la jeune veuve. Celle-ci conçut une vive reconnaissance pour sa bienfaitrice, qui, de son côté, découvrant des qualités attachantes dans Euphrosine, prit de l'affection pour elle. Ces deux personnes, que rapprochaient le même âge, les mêmes vertus, le même caractère, connurent bientôt, l'une par l'autre, les charmes d'une véritable amitié.

À son retour de la campagne d'Italie, le premier soin de M. de Cardonne fut d'aller voir madame de Martigues. De grands yeux d'un bleu d'azur, des sourcils et des cheveux noirs, des dents

dont la blancheur ne pouvait se comparer qu'à celle de son teint, un sourire doux et piquant, une taille élancée et parfaite dans ses contours, un pied mignon, rendaient Euphrosine une beauté accomplie. M. de Cardonne ne la contempla pas sans ravissement et sans trouble; mais, loin de lui adresser des discours galans, il cacha sous les formes les plus respectueuses les sentimens qu'elle lui inspirait. Il eût rougi d'en agir avec elle comme avec les autres femmes: il était son protecteur.

La présence et l'entretien de M. de Cardonne avaient fait une vive impression sur madame de Martigues; elle ne s'étonna plus des succès qu'il obtenait auprès des femmes, et comprit non seulement la passion extraordinaire qu'Éléonore conservait toujours pour son volage époux, mais encore elle la partagea. L'amour qui s'était emparé du cœur d'Euphrosine, loin de nuire à l'attachement qu'elle portait à la marquise, ne servit qu'à le redoubler. Madame de Martigues chérissait dans Éléonore la compagne dévouée de l'homme qu'elle-même adorait en silence. Elle admirait d'autant plus les sacrifices que ma-

dame de Cardonne semblait faire sans aucun effort aux goûts du marquis, qu'elle n'ignorait pas ce qu'ils lui coûtaient.

La maison de M. de Cardonne était le rendez-vous de la bonne compagnie. Madame de Martigues, ne quittant presque pas la marquise, devint l'objet des vœux de plusieurs hommes de condition très riches, qui lui proposèrent leur main. Son amie la pressa vainement d'accepter les offres de l'un d'entre eux; madame de Martigues ne pouvait aimer que Raymond, et renonça à toutes les faveurs de la fortune pour se consacrer à lui à son insu.

Ne la plaignons pas; elle voyait sans cesse l'objet de son amour; sans cesse elle entendait retentir ses louanges; de moitié dans les soins que madame de Cardonne rendait à son époux, Euphrosine trouvait l'occasion de lui prodiguer continuellement des preuves de sa tendresse, et souvent elle redisait : « Un jour viendra où, fatigué des vains plaisirs auxquels il attache « maintenant trop de prix, il ne vivra plus que « pour sa femme; alors j'obtiendrai dans son « cœur, pour ne jamais la perdre, la place que

« j'ai déja dans le cœur d'Éléonore ; » et l'idée d'un avenir délicieux lui faisait goûter des jouissances qui valaient mieux que toutes celles que goûtait M. de Cardonne.

Quant à ce dernier, chaque jour, entouré d'illusions nouvelles, l'impression qu'il avait reçue du premier aspect de madame de Martigues s'était promptement évanouie. Toutefois il se plaisait à la retrouver dans son intérieur, et lui savait gré de l'enthousiasme qu'elle montrait pour la marquise. Il ne soupçonnait pas à quel sentiment cet enthousiasme devait en partie sa naissance. Il croyait Euphrosine incapable d'amour, et lui en faisait quelquefois en riant l'observation. Celle-ci s'applaudissait d'une erreur qui lui laissait la liberté de dire à Raymond qu'elle l'aimait, sans qu'il présumât tout ce que ce mot signifiait dans sa bouche. Plus de six lustres s'écoulerent sans apporter aucun changement aux rapports que ces trois personnes avaient entre elles. Pendant cet intervalle, le marquis maria ses deux fils à de nobles et riches héritières ; l'aîné alla occuper une place au sénat de Venise, où siégeait son beau-père, et l'autre fut nommé

ambassadeur à Constantinople. Peu de temps après la marquise douairière mourut. M. de Cardonne, profondément affecté de la mort de sa mère, tomba dangereusement malade. Durant six semaines qu'il garda le lit, Éléonore et madame de Martigues ne quittèrent Raymond ni jour ni nuit, ne voulant confier à personne le soin de veiller à la conservation de l'homme qu'elles chérissaient plus que leur propre vie. Éléonore, d'une faible constitution, succomba sous le poids de la fatigue, et son époux entrait à peine en convalescence, qu'elle se mit au lit pour ne plus s'en relever. On trouva dans son secrétaire un testament qui contenait seulement deux dispositions : par la première, elle léguait douze mille livres de rentes viagères à madame de Martigues; par la seconde, elle ordonnait qu'on enfermât dans sa tombe le portrait de M. de Cardonne. Cet événement plongea le marquis dans la plus cruelle affliction. Éleonore n'avait vécu que pour lui; il n'avait véritablement aimé qu'elle. Il était arrivé à l'âge où l'on a sur-tout besoin d'une amie. Ce n'est point parmi les femmes légères qui n'avaient

cherché dans son amour que le plaisir, qu'il pouvait épancher ses peines. Les personnes de ce genre ne sont guère susceptibles que d'une pitié passagère, et ne sont pas disposées à recueillir long-temps les larmes d'un sexagénaire. La seule Euphrosine lui restait dans sa douleur; il alla pleurer chaque jour auprès d'elle. Ce fut alors sur-tout qu'il put comprendre l'étendue de la perte qu'il avait faite. L'ame angélique de sa femme ne lui était connue qu'à demi, Euphrosine la lui révéla tout entière, et, dans le transport d'une exaltation louable, il jura d'honorer la mémoire d'Éléonore, en rompant toute liaison avec les personnes qui avaient été la cause de ses torts envers elle.

M. de Cardonne tint religieusement cette dernière promesse : il fit plus; pour qu'il ne restât aucune trace des folles erreurs qu'il se reprochait sévèrement, il écrivit à celles de ses maîtresses qu'il avait le plus aimées pour leur redemander son portrait. Une semblable démarche lui coûta beaucoup; il craignait d'affliger des femmes pour lesquelles il nourrissait encore de tendres souvenirs. Quel fut son étonnement de

voir, par les réponses qu'il en reçut, qu'aucune d'elles n'avait conservé ce gage précieux de son amour!

Il est donc vrai, dit-il à madame de Martigues, en poussant un soupir où l'orgueil blessé entrait pour quelque chose; il est donc vrai que je n'ai jamais été aimé que par Éléonore. Deviez-vous croire, reprit Euphrosine, à la délicatesse et la constance des femmes qui vous enlevaient à la vôtre? — L'amour n'admet pas de froids calculs; on est séduit, entraîné; on cède malgré soi quand on est sage; mais enfin on cède. — L'amour véritable naît, s'accroît et se conserve dans le silence. Cet amour, quand le devoir nous ordonne de le vaincre, devient l'objet d'un culte qu'on rend en secret à ce qu'on aime; il échauffe notre ame, l'épure, et sa volupté divine, inaltérable, nous paye des sacrifices faits à la vertu. — Oh! vous n'avez jamais connu l'amour. — Ingrat, reprit Euphrosine en fondant en larmes, c'est vous qui méritez ce reproche.

Madame de Martigues tire alors de sa poche une boîte faite en bois de rose, et la présente

à M. de Cardonne. Il l'ouvre : ô surprise ! elle renferme une miniature en cheveux. Que vois-je ? s'écria-t-il avec ivresse, mon portrait ! quelle main habile exécuta ce délicieux ouvrage ? — La mienne. — Ces cheveux... — Sont ceux d'Éléonore ; j'avais besoin, en m'abandonnant à la douceur de contempler votre image, de me rappeler ceux d'Éléonore ; j'avais besoin, en m'abandonnant à la douceur de contempler votre image, de me rappeler ce qui me séparait de vous. — Incomparable Euphrosine, vous aimiez pourtant Éléonore ? — Plus que moi-même. Eh ! comment ne l'aurais-je pas aimée ? elle ne vivait que par vous et pour vous ! — Euphrosine, chère Euphrosine, vous venez de me créer une nouvelle existence : ne vous refusez pas à l'embellir pour toujours. Madame de Martigues consentit à recevoir la main de M. de Caidonne ; et l'on m'a conté que pendant la cérémonie de leur hymen, l'ombre de la douce Éléonore apparut quelques instans, rayonnante de joie, derrière les saints autels, pour être témoin du bonheur de son époux, et pour y applaudir.

Madame Dufrénoy.

SUR LA MANIE DE PARLER TOUS ENSEMBLE.

(Extrait du journal d'un voyageur américain à Paris.)

. . . . Un des défauts que je remarque chez les Parisiens, c'est la manie de vouloir converser ensemble, sans s'écouter, sans se répondre, et de parler plusieurs à-la-fois. J'ai déja été invité à dîner dans plusieurs maisons ; pour peu qu'il y ait dix à douze personnes à table, il s'établit, vers la fin du repas, au moins trois ou quatre conversations, ou plutôt chacun fait la sienne ; ce qu'il y a de pis, c'est qu'il n'est pas un convive qui ne parle très haut, comme s'il avait la prétention d'être seul entendu ; c'est un bruit à devenir sourd. Il en est de même dans les assemblées, dans les cercles ; vient-on à citer un trait ? chacun le raconte aux autres ;

à élever une question? chacun en dit son avis; chacun veut montrer de l'esprit, et occuper de soi les auditeurs. Jugez quel effet désagréable doit produire ce tapage sur un homme accoutumé aux assemblées silencieuses. Des amis; aussi, me faisant en moi-même une retraite, je me livre souvent à la méditation au milieu de ces cohues, ce qui m'est d'autant plus facile, que chacun, ne songeant qu'à ce qu'il dit, fait fort peu d'attention à son voisin. Je me rappelle alors avec une douce émotion nos soirées charmantes, quand, rassemblés autour de la table à thé, nous restons souvent un quart d'heure sans dire un mot. Personne parmi nous n'est empressé de prendre la parole; on ne parle que quand on a quelque chose à dire; aussi la conversation est-elle toujours intéressante, souvent instructive, quelquefois gaie, jamais bruyante; c'est que les *Amis* sont gens de beaucoup de réflexion, et de peu de mots; mais *à Paris*, comme l'a dit un homme d'esprit, *le parler gâte la conversation*.

Je suis surpris que, chez un peuple qui se pique de politesse, on manque à ce point de sa-

voir-vivre; car enfin qu'y a-t-il plus incivil que de ne point écouter celui qui parle, de l'interrompre sans cesse, de couvrir sa voix impitoyablement? N'est-ce pas comme si on lui disait: Taisez-vous, je ne fais pas le moindre cas de vos discours; il n'y a que moi qui mérite d'être écouté.

Je pense bien que cette mauvaise habitude vient de la vivacité française (cette nation est prompte et impétueuse); mais ne tient-elle pas encore davantage à la vanité, au desir de briller, à l'amour des distinctions, restes des vices inhérens au régime monarchique? Si cela était, de pareilles mœurs siéraient bien mal à des gens qui se disent républicains; mais on pourrait espérer aussi que l'esprit d'égalité faisant des progrès, et amenant à sa suite la modestie et les égards pour autrui, les Parisiens parviendront un jour à converser ensemble.

Ils ne savent pas de quels avantages ils se privent; écouter est de toutes les manières d'apprendre celle qui donne le moins de peine. Tel serait bientôt moins ignorant, s'il daignait prêter l'oreille aux gens instruits. Les hommes ins-

truits s'éclaireraient entre eux ; le génie s'échauffe dans une conversation soutenue ; il s'anime par la discussion, et produit des beautés soudaines ; mais ne parler que pour faire mouvoir sa langue, quel misérable emploi du don de la parole, de ce bel attribut de l'homme, et que Dieu n'a donné qu'à lui seul entre toutes ses créatures !

J'ai voyagé chez les sauvages de l'Amérique septentrionale; je savais un peu leur langue; j'ai parlé avec eux, ils ont pour coutume, lorsqu'ils veulent dire quelque chose de sérieux, de commencer par toucher l'oreille de celui auquel ils s'adressent avec une branche de *wampun*, comme pour l'avertir d'écouter ; ils se recueillent en silence quelques minutes avant de prendre la parole ; ont-ils fini? ils vous appellent par votre nom, et ajoutent, *j'ai parlé*. Les interrompre, soit pendant le recueillement qui précède leur discours, soit pendant le discours même, ce serait une injure grave ; et qu'ils ne se permettent jamais entre eux. Les Parisiens ne se doutent guère que des Indiens des bords de l'Ohio, que des sauvages errans dans les bois

pourraient leur donner des leçons de politesse.

En vérité, j'ai quelquefois desiré ici qu'au lieu d'une branche de *wampun*, celui qui parlait tînt dans sa main un gros bâton, et qu'il eût le droit d'en détacher un ou deux coups au premier qui l'interromprait; afin que chacun pût avoir son tour, le bâton passerait de main en main; on dirait : *Donnez-moi le bâton*, au lieu de dire: *Donnez-moi la parole*. Il y aurait bien un inconvénient à craindre; ce serait que le bâton n'arrivât aux mains d'un bavard qui ne voudrait plus le quitter; mais encore vaut-il mieux courir le risque d'entendre un homme trop long-temps, qu'être exposés à ne jamais s'entendre.

J'allai, il y a quelque temps, à un spectacle, où, dès les premières scènes, un bruit extraordinaire qui partait d'une loge troubla une actrice; elle s'interrompit; on cria de toutes parts: *Silence*, *paix*, *taisez-vous*, *continuez*, etc... chaque fois que l'actrice voulait reprendre son rôle, il n'y avait personne qui, pour lui procurer du silence, ne criât de toute sa force. Cela dura si long-temps, que la malheureuse *Iphigénie* se déconcerta tout-à-fait, et, croyant peut-être que

c'était à elle qu'on en voulait, finit par se trouver mal. Alors il fut alors question de jouer une autre pièce. Ce fut bien pis; mille cris différens s'élevèrent ensemble; il n'y eut plus moyen d'apaiser le tumulte; et je sortis avec tout le monde, sans avoir vu d'autre spectacle que celui que m'avaient donné les spectateurs.

On assure que, dans de graves assemblées, il se passe des scènes à-peu-près semblables; mais qui entraînent de plus funestes conséquences.

Combien de déterminations d'une haute importance ont été prises au milieu des cris et du tumulte! N'est-il pas déplorable de penser que les destinées de tout un peuple ont pu être décidées dans un assaut de poitrine et par un combat de poumons? Cela fait frémir, sur-tout quand on pense que souvent la nature n'accorde le bon sens, la réflexion et le jugement qu'en raison inverse de la force physique; souvent aussi le sot fait grand bruit, tandis que le sage se tait; ou si celui-ci essaie de parler, sa voix douce et modérée est bientôt couverte par les clameurs de l'extravagance menaçante et furieuse; des Français m'ont dit que telle révolu-

tion qui a changé la face de leur gouvernement, et les a accablés de malheurs sans nombre, n'a peut-être tenu qu'au bruit qui a étouffé une opinion sage, qu'au tumulte qui a empêché d'entendre et de suivre un bon avis.

Ce soir même, je viens d'empêcher deux honnêtes Parisiens d'avoir ensemble une affaire sérieuse, et peut-être de se casser la tête, ou de se couper la gorge; ils se contredisaient avec aigreur; une repartie n'attendait pas l'autre; je m'aperçus qu'ils étaient si échauffés et s'écoutaient si peu réciproquement, que dans des termes différens ils soutenaient tous deux la même opinion; je me suis éloigné d'eux un moment, j'ai déchiré deux feuilles de mes tablettes, et, après y avoir écrit quelques mots, j'en ai présenté une à chacun des deux adversaires : — Ami, ai-je demandé, n'est-ce pas là ta proposition? — C'est ce que je veux, et ce qu'il ne veut pas, a dit l'un. — C'est ce que j'entends, et ce qu'il me conteste, a répondu l'autre. — Je les ai priés alors de rapprocher les deux feuilles de papier; ils ont vu avec surprise que toutes deux contenaient précisément la même chose, et que par

conséquent ils étaient parfaitement d'accord sans s'en douter. Ils n'ont pu s'empêcher de rire; je les ai fait embrasser, et je suis revenu chez moi écrire dans mon journal les réflexions sur la manie de parler plusieurs à-la-fois, et le danger de ne pas écouter.

M. Andrieux.

TABLE.

A.

B.

W.

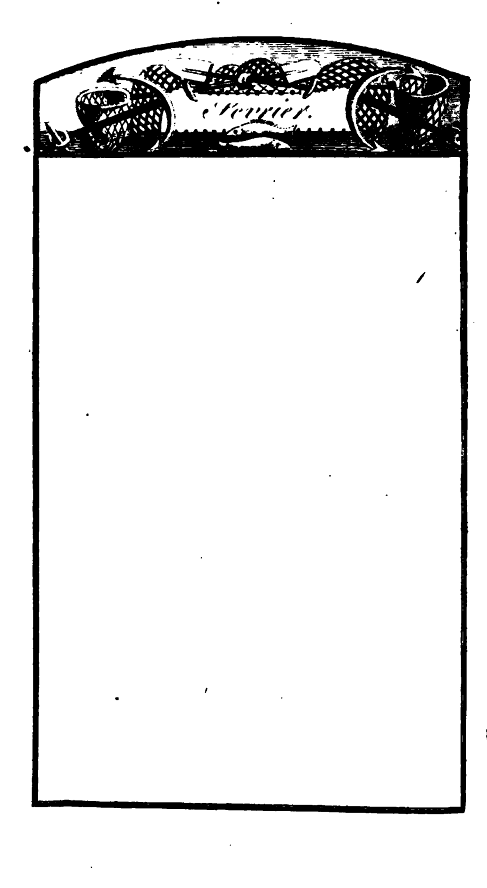
WAILLY (DE)

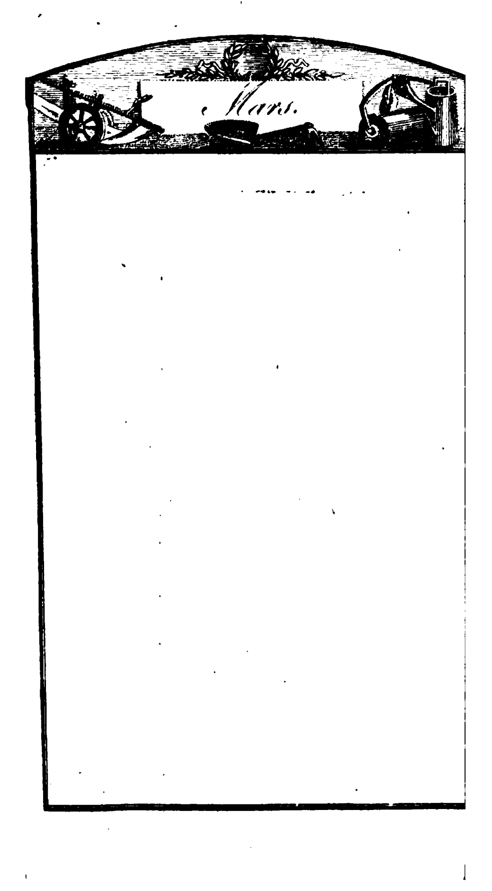
ANONYMES.

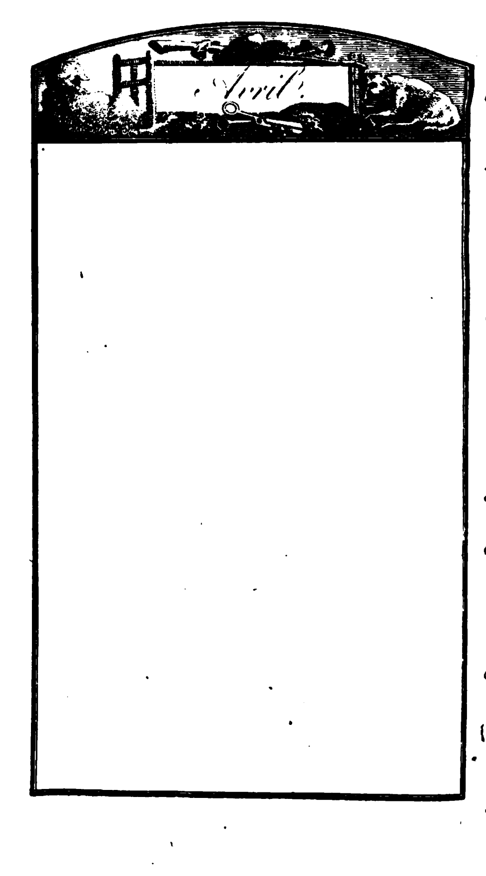
FIN DE LA TABLE.

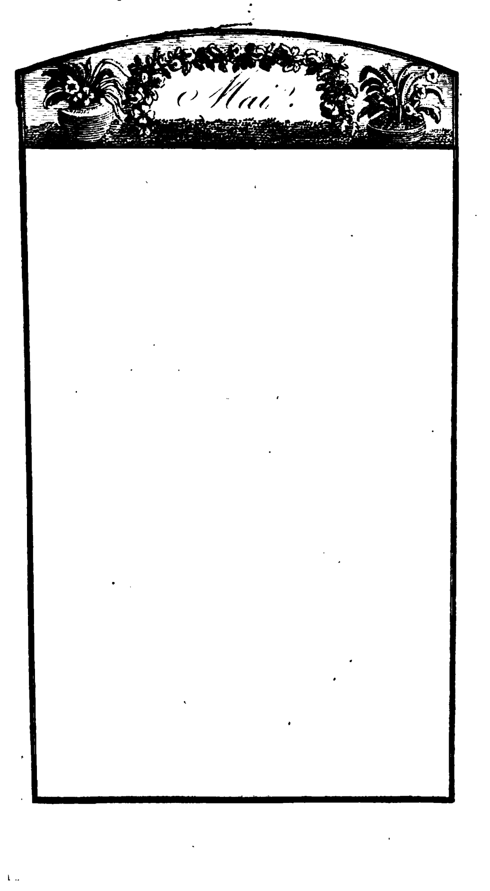
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

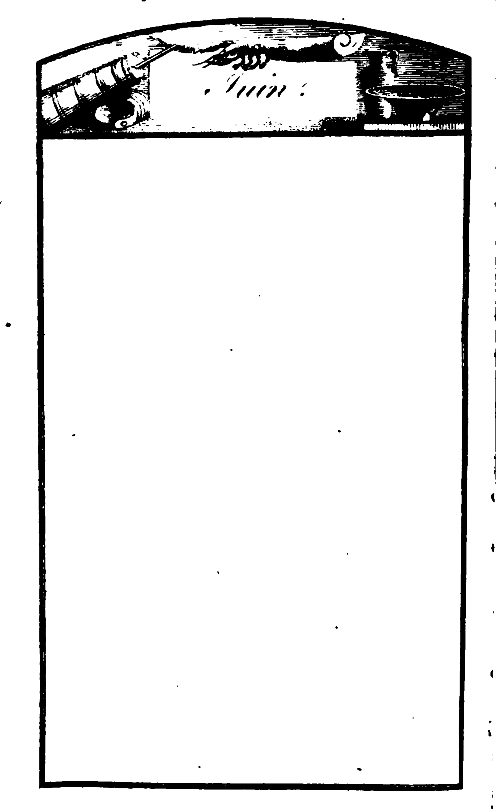
Janvier.

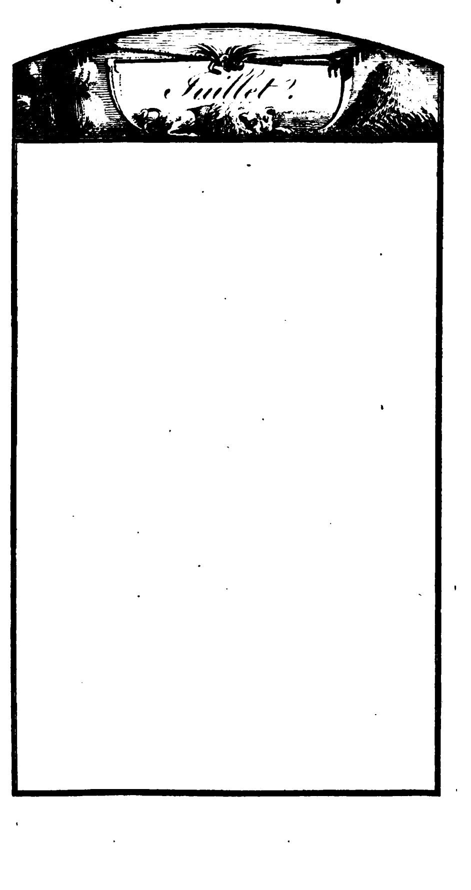

Ferrier.

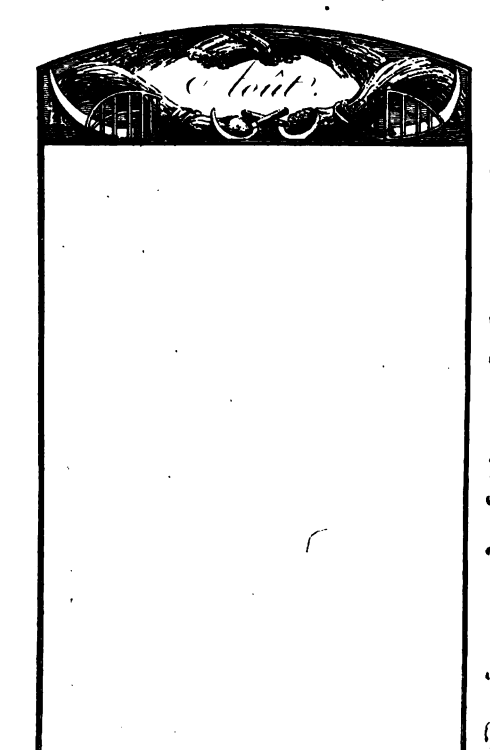

Mars.

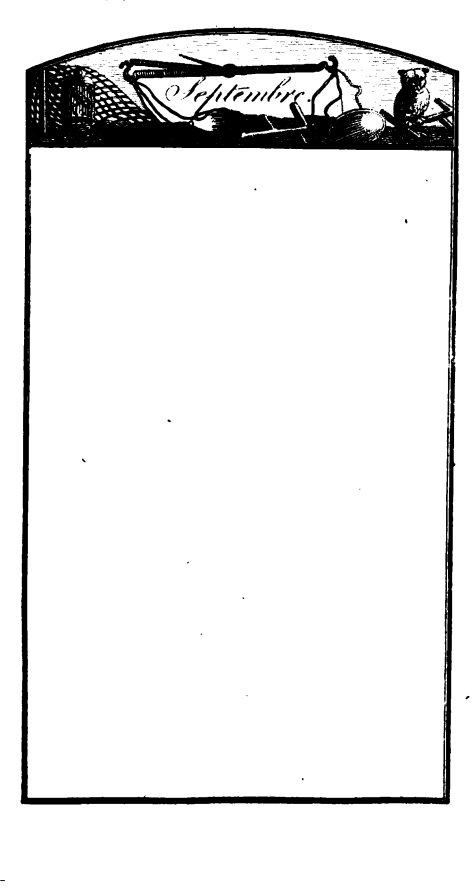

Avril.


Mai.

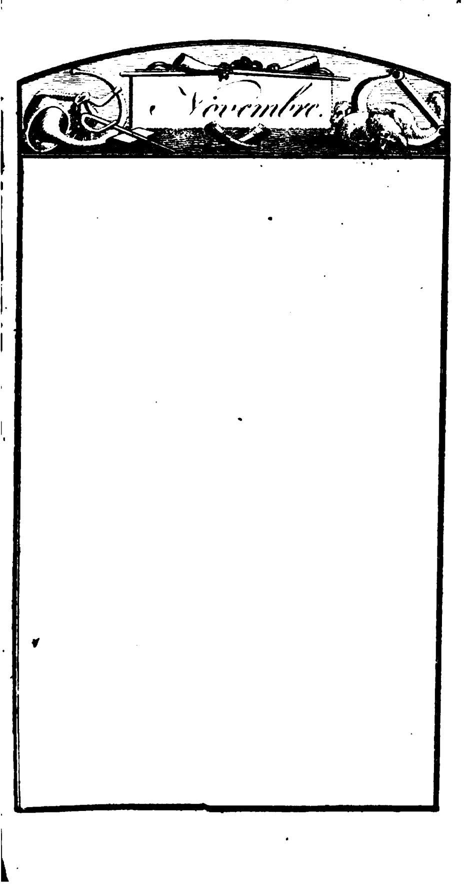

Juin :

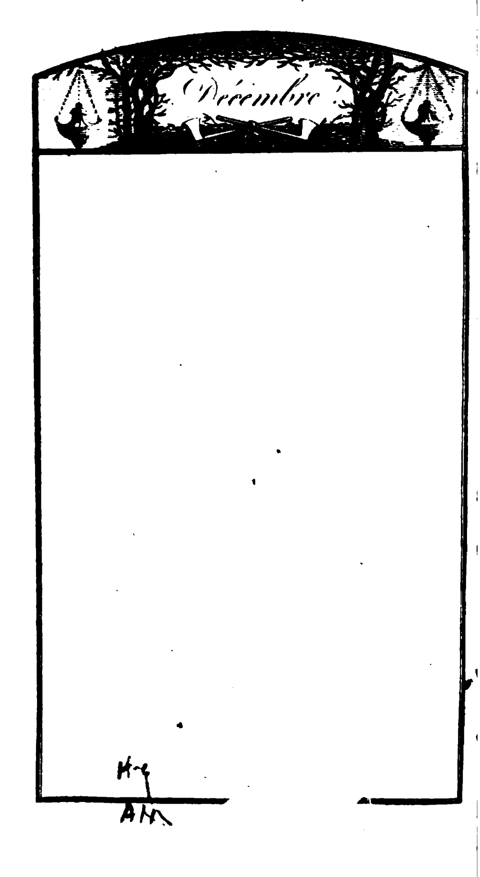

Juillet ?


Août.


Septembre.


Octobre.


Novembre.


Décembre.

